

CONTINUITÉ

HIVER 2021 — N° 167 — 9 \$ — DEPUIS 1982

DOSSIER L'HÉRITAGE DE L'HIVER

Forgé
dans la glace





AFFLECKDELARIVA

Architecture • Restauration et conservation • Design urbain
T. 514.861.0133 • www.affleckdelariva.com

CONTINUITÉ

HIVER 2021 N° 167

Le magazine **Continuité** est un trimestriel publié par les Éditions Continuité inc. Fondé en 1982 par le Conseil des monuments et sites du Québec (aujourd'hui Action patrimoine), **Continuité** bénéficie de l'appui d'Action patrimoine, du Conseil des arts et des lettres du Québec, de la Ville de Québec et de la Fondation québécoise du patrimoine. Le magazine reconnaît également l'appui financier du gouvernement du Canada.

Continuité est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP) et il est répertorié dans Repère. Les anciens numéros de **Continuité** sont disponibles en ligne à l'adresse erudit.org.

Abonnement (4 numéros par année)

36,79 \$ pour 1 an — 68,99 \$ pour 2 ans

Contactez-nous au 514 397-8670 ou à abonnement@sodep.qc.ca

Conseil d'administration : Guy Drouin (président), France Rémillard (vice-présidente), Éliane Trotter, Mélanie St-Hilaire et Denis Robitaille

Comité de rédaction : Denis Boucher, Jeanne Couture, Renée Genest, Patrice Groulx, Pierre Lahoud, Jessika Poirier, Mélanie St-Hilaire et François Varin

Rédactrice en chef : Josiane Ouellet

Édition : Biendit

Révision et correction d'épreuves : Annie Paré et Biendit

Collaboratrice : Bianca Cadieux

Graphisme : Lydie Colaye

Grille graphique : Jean-François Proulx

Publicité : Yves Vallières

Comptabilité : Guillaume Daguet

Service des abonnements : SODEP

Impression : Deschamps Impression

Distribution postale : Les Ateliers TAQ

Vente en kiosque : Messageries Dynamiques

Correspondance :

Éditions Continuité — 82, Grande Allée Ouest, Québec (Québec) G1R 2G6

418 647-4525 — continuite@magazinecontinuite.qc.ca — magazinecontinuite.com

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives du Canada

ISSN (imprimé) 0714-9476 / ISSN (numérique) 1923-2543

ISBN (imprimé) 978-2-922527-87-2 / ISBN (pdf) 978-2-922527-88-9

Toute reproduction ou adaptation est interdite sans l'autorisation de **Continuité**.

Poste publications n° 0040010902

Port payé à Québec

Les opinions exprimées n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Les titres, chapeaux, sous-titres, intertitres, légendes et le choix des illustrations sont généralement de la rédaction. Le générique masculin est employé dans le seul souci d'alléger le texte.

Le magazine **Continuité** n'est pas responsable de la qualité des services offerts par les entreprises qui s'annoncent dans ses pages.

ACTION
PATRIMOINE



Conseil
des arts
et des lettres
du Québec



FONDATION QUÉBÉCOISE
du patrimoine



EN COUVERTURE

Chaque année, l'équipe de David Blair (à l'arrière) participe à la course de canots du Carnaval de Québec. En 2015, le photographe Pierre Lahoud l'a immortalisée près de Lévis, à un endroit où la glace a tendance à s'accumuler, afin de saisir cette étape spectaculaire de l'épreuve.

Photo : Pierre Lahoud

Sommaire

5 BILLET

Josiane Ouellet

6 NOUVELLES

10 INTERNATIONAL

Les gardiens de Marseille

Georges J. Aillaud



14 CONSERVATION

Une maison au musée

Michael O'Malley

17 ARCHÉOLOGIE

L'énigme des petits vases

Caroline Nantel

42 FICHE TECHNIQUE

Le vieux fer : un matériau d'actualité

Mardjane Amin

44 PREMIÈRE OVATION

Portrait d'une fondatrice oubliée

Camille Fortin-Dupuis

47 PUBLICATIONS

48 POINT DE MIRE

Préserver le patrimoine, au-delà de l'ornement



19 DOSSIER L'HÉRITAGE DE L'HIVER

20 ENTREVUE

Frisson identitaire

Mickaël Bergeron

22 LEGS AUTOCHTONE

L'ABC de l'adaptation

Gabrielle Ancil

26 ARCHITECTURE

Bâtir des solutions

Francine Saint-Laurent

30 TRANSPORT

Le génie sorti du flocon

Benoîte Labrosse

34 SPORTS ET LOISIRS

Tradition active

Valérie Gaudreau

40 MÉTIER

Alpinistes urbains

Bianca Cadieux

SUR LE WEB

Dossier

L'hiver en pays maritime

Jean-Marie Fallu

Chroniques

10^e anniversaire de la Loi sur la protection des phares patrimoniaux

Irene Galea

Restauration de La Fontaine de Riopelle

Nathalie Richard

Portrait d'ès TRAD

Bianca Cadieux

stgm

2980, boulevard Ste-Anne
Québec QC _ G1E 3J3
T 418 626.8224 _ F 418 626.6885



PATRIMOINE HIVERNAL

Protéger, rassembler et partager : l'essence du patrimoine bâti

Cook-Room | Réhabilitation, restauration et mise aux normes des 11 bâtiments composant le Site historique national Banc-de-pêche-de-Paspébiac, Québec


**MUSÉE
DE LA MÉMOIRE
VIVANTE**
POUR LA CONTINUITÉ DE LA MÉMOIRE

Vent et froid à l'extérieur,
confort douillet dans votre maison :
les conditions idéales pour visiter
nos expositions virtuelles !



Notre boutique est ouverte du
lundi au vendredi, de 10 h à 17 h

710, av De Gaspé Ouest,
Saint-Jean-Port-Joli (Qc)
418-358-0518

information@memoirevivante.org
www.memoirevivante.org



Atelier
L'ÉTABLI

ARTISAN DU PATRIMOINE BÂTI

MENUISERIE ET ÉBÉNISTERIE

atelier-letabli.ca
T 514.270.0115

2050, rue Dandurand, local 409
Montréal (Québec) H2G 1Y9



Église St-Sacrement, Trois-Rivières



iSCAN
Expertise Laser 3D

- Scan 3D et Photogrammétrie
- Visites 360°
- Mise en plan 2D
- Modélisation 3D/BIM
- Simulations 4D historiques
- Monitoring 4D

819 519-3358

expertise@iscan3d.ca www.iscan3d.ca

DOCUMENTER LE PASSÉ, AU PRÉSENT, POUR LE FUTUR

Plaisirs d'hiver... patrimoniaux !

JOSIANE OUELLET
RÉDACTRICE EN CHEF

Les calendriers de l'Avent, vous connaissez? Quotidiennement, les enfants y découvrent une friandise ou un jouet. À Saint-Jean-de-l'Île-d'Orléans, des citoyens ont eu l'idée d'appliquer ce principe au patrimoine. Depuis 2015, chaque soir du 1^{er} au 24 décembre, on y éclaire un nouveau bâtiment à l'aide d'une grosse lanterne rouge. Puis, de la veille de Noël à la fête des Rois, toutes les lumières brillent à l'unisson dans la nuit. Plusieurs résidents participent aussi à la célébration en illuminant leur demeure au moyen de petites lanternes qu'ils ont eux-mêmes fabriquées. Cette initiative et les activités qui s'y greffent dynamisent le village à un moment de l'année où les rues resteraient désertes autrement. Ici, la valorisation d'une poignée de maisons anciennes donne aux gens l'envie d'aller dehors, de profiter de l'hiver.

Les solutions que nous avons développées pour nous adapter à
l'hiver et les traditions auxquelles elles ont donné naissance
font partie de ce qui définit la culture québécoise.

D'autres occasions permettent également de conjuguer patrimoine et amour de la saison froide. Qu'on pense à tous ces sports et loisirs qui s'ancrent profondément dans notre histoire, nous aident à nous approprier notre territoire et comptent toujours de nombreux adeptes : raquette, canot à glace, traîneau à chiens, motoneige, pêche blanche, etc. Il n'y a qu'à voir la passion qu'ils soulèvent pour comprendre à quel point ils adoucissent les longs mois enneigés. Dans le contexte de la pandémie de la COVID-19, où il convient de renoncer à plusieurs activités intérieures, parions que les Québécois seront encore plus heureux qu'à l'habitude de perpétuer ce patrimoine vivant qui les fait bouger et prendre l'air.

D'où notre envie d'explorer la relation unissant notre héritage collectif et l'hiver. Il s'agit évidemment d'un lien très fort puisque les solutions que nous avons développées pour nous adapter à cette saison et les traditions auxquelles elles ont donné naissance font partie de ce qui définit la culture québécoise.

Notre dossier le montre bien. D'abord, avec les propos de Normand Cazalais, auteur de *Vivre l'hiver au Québec*. Puis, avec un regard sur la contribution des Autochtones au riche legs issu de leur adaptation à la neige, à la glace et au froid. Mais aussi par une exploration de la manière dont ces éléments ont influencé notre façon de construire, de nous déplacer, de nous divertir et de nous dépasser. On y présente même un métier singulier, qui participe à la préservation des bâtiments historiques autant qu'à la sécurité des passants : celui de déneigeurs de toits dans le Vieux-Québec. Bref, ce dossier offre un tour d'horizon du patrimoine de l'hiver, comme un plaidoyer en faveur de cette saison qui a forgé notre identité.

Nouvelles

HIVER 2021



Église Saint-Mathias

Source : Nadeau Nadeau Blondin architectes

DES FIDÈLES RÉCOMPENSÉS

Pour la première fois cette année, le Conseil du patrimoine religieux du Québec (CPRQ) a invité le public à sélectionner le gagnant d'un de ses Prix d'excellence. Plus de 1000 personnes ont voté en ligne pour leur projet de prédilection, choisissant de récompenser la restauration de l'église Saint-Mathias, témoin phare de l'histoire montréalaise. Quant au jury, il a salué les travaux d'envergure réalisés sur l'église Saint-James the Apostle de Cacouna et sur son presbytère dans la catégorie Restauration, la transformation en salle de spectacle de la Chapelle du Rang 1 à Lac-Mégantic dans la catégorie Réutilisation et la création du portail Web du Centre d'archives du Monastère des Augustines dans la catégorie Mise en valeur. Il a également remis une mention spéciale à la sauvegarde de l'Opus 9, le plus ancien orgue Casavant encore dans son état d'origine, menée à bien par la Société du patrimoine religieux

du diocèse de Saint-Hyacinthe. Le CPRQ a enfin souligné la contribution remarquable de deux personnes engagées dans la préservation et la mise en valeur du patrimoine religieux. Denis Robitaille (membre du CA de *Continuité*) a été honoré dans la catégorie Professionnel pour sa participation au projet du Monastère des Augustines et Ghislain Roy, dans la catégorie Bénévole pour son implication dans la sauvegarde de la cathédrale d'Amos.

BEN VOYONS DONC, SHAWINIGAN !

La Cité de l'énergie n'a pas chômé durant le confinement hivernal ! Elle a créé 20 capsules vidéo de 90 secondes mettant en valeur le patrimoine de Shawinigan. Sur un ton humoristique, chaque épisode de la série *Ben voyons donc !* explore l'histoire de la ville grâce au savoir-faire des guides-animateurs et animatrices de ce complexe muséal. Le projet, toujours en cours, permet de découvrir des attraits mauriciens comme le Musée du Premier Ministre Jean Chrétien et le tour de ville à bord du trolleybus. Il dévoile également les dessous de lieux au caractère unique et surprenant comme le Trou du diable ou l'île Melville. La série *Ben voyons donc !* peut être consultée sur la chaîne YouTube ou sur la page Facebook de la Cité de l'énergie.

UN KILOMÈTRE DE DOCUMENTS

Les archives des 12 monastères-hôpitaux des Augustines du Québec figurent désormais au Registre de la Mémoire du monde du Canada. Par cet ajout, la Commission canadienne pour l'UNESCO confirme la valeur nationale de ce legs conservé par les Augustines depuis 1639. Cette reconnaissance rend hommage aux archivistes des communautés religieuses qui ont pris soin de ces documents fondateurs, en plus de mettre en valeur l'apport mémoriel de femmes organisées et déterminées. Pour consulter ce patrimoine d'envergure s'étalant sur plus d'un kilomètre, visitez le portail Web archives.monastere.ca ou le Centre d'archives du Monastère des Augustines dans le Vieux-Québec.

LA CLÉ DE L'HISTOIRE

Nouvelle initiative mise en œuvre par un passionné, le Musée de la serrurerie Saint-Éloi a ouvert ses portes à Montréal. Nommé ainsi en l'honneur du saint patron des serruriers et forgerons, ce musée a été créé par Guy Aird, professionnel œuvrant dans le domaine de la quincaillerie de bâtiment depuis 57 ans. On peut y découvrir sa collection privée, qui réunit plus de 500 artefacts de serrurerie ancienne provenant de 25 pays et témoignant de

l'évolution de la sécurité à travers les âges. Certaines pièces ont plus de 2000 ans ! D'autres témoignent du talent des artisans québécois d'antan. C'est M. Aird lui-même qui réalise les visites historiques. Pour en savoir plus, visitez la page Facebook du musée.



Source : ONF

PLONGÉE AU CŒUR DE LA DÉMOCRATIE

Le parlement d'Ottawa est maintenant fermé en raison de rénovations à long terme. Pour permettre à la population de continuer à y avoir accès, la Bibliothèque du Parlement et l'Office national du film du Canada ont coproduit *Parlement: l'expérience virtuelle*. Récompensé par le prix Gémeaux 2020 dans la catégorie Meilleure expérience interactive, cette création permet d'explorer ce bâtiment patrimonial emblématique grâce à un parcours richement illustré. Divisé en cinq chapitres, cet univers immersif nous en apprend davantage sur le Hall de la Confédération, la Chambre des communes, la Bibliothèque du Parlement, le Sénat et la tour de la Paix. On y découvre leur histoire, leurs œuvres d'art et leur rôle. Conjuguant photoréalisme, couleurs vives et effets de lumière, cette expérience est offerte en ligne à experienceparlement.ca ou en version 360 sur Oculus, YouTube et Vimeo.

DES LAURIERS POUR CLAUDE DUBÉ

Récipiendaire du Prix Gérard-Morisset 2020, la plus haute distinction remise par le gouvernement du Québec dans le domaine du patrimoine, l'architecte Claude Dubé croit fermement que notre héritage culturel constitue un moteur de développement pour les communautés. Ses quelque 40 ans d'implication dans la préservation et la mise en valeur de ce legs le prouvent bien. Également urbaniste et professeur, il a participé à la création de la Fondation Rues principales, qui vise à dynamiser les cœurs des collectivités. De plus, Claude Dubé a soutenu l'implantation du réseau des Écomusées, qui regroupe désormais une centaine d'entreprises au Québec. Sans compter qu'il a mis en place le réseau Villes et villages d'art et de patrimoine, une réalisation qui « a contribué au développement d'une fierté régionale », se réjouit-il. Du côté de l'Université Laval, le professeur a notamment créé la Faculté d'aménagement, d'architecture, d'art et de design, le Département d'aménagement et l'École de design. Une feuille de route impressionnante !

SAUVER LE PATRIMOINE MÉTROPOLITAIN

Héritage Montréal lançait récemment la nouvelle plateforme Web interactive Memento (memento.heritagemontreal.org), un outil collaboratif visant la mise en valeur et la réhabilitation du patrimoine bâti en péril de la métropole. Par rapport à H-MTL, sa version précédente, Memento offre une expérience optimisée qui devrait démocratiser son utilisation. En agissant comme un porte-voix citoyen, cette initiative populaire s'annonce à la fois comme un outil de sensibilisation et de mobilisation. En effet, cette plateforme est alimentée par les citoyens, les organismes locaux et les sociétés d'histoire et de développement qui créent des alertes sur des sites d'intérêt patrimonial menacés. Plus que jamais, en ces temps houleux pour l'héritage bâti, on réalise que le patrimoine, c'est l'affaire de tous !

UNE MAQUETTE PAS COMME LES AUTRES

Comme s'il s'agissait d'un jeu vidéo, plongez dans la maquette 3D de Sainte-Blandine en 1925 (www.sainte-blandine.com) ! Cette initiative de la Corporation patrimoniale de Sainte-Blandine a permis de conserver une trace virtuelle de la maquette qui était exposée à la Maison Souvenance avant sa vente. Composée de 135 bâtiments à l'échelle, l'œuvre avait été réalisée en 1981 par Claude Guy et Yvon Brisson pour l'inauguration du centenaire du village. Grâce à la photogrammétrie, on peut maintenant parcourir chaque maison de cet ensemble reconstitué en imagerie 3D. Le site Web offre également une capsule audio de 30 minutes qui nous immerge dans le quotidien de l'époque. Une belle façon de conjuguer technologie, architecture et histoire pour mettre en valeur cette réalisation originale.



Construction d'une goélette, vers 1935

Source : coll. du Musée maritime de Charlevoix

EN MER AVEC LES DESGAGNÉS

« Les Desgagnés sont à la navigation ce que les Molson sont à la bière ! » soutient Marie Anne Rainville, directrice générale du Musée maritime de Charlevoix. En collaboration avec le Musée canadien de l'histoire, l'institution a préparé une exposition virtuelle explorant l'histoire de cette famille d'armateurs et de marins hors du commun, ancrée dans la région depuis plus de 275 ans. *Les Desgagnés : deux siècles en goélette* fait découvrir ces témoins et acteurs privilégiés du développement de la navigation

au pays. Ils ont notamment construit des embarcations en bois utilisées pour le cabotage. Ces capitaines téméraires et visionnaires ont également bourlingué des Grands Lacs au Grand Nord. On peut visiter l'expo au <https://cutt.ly/5gMIhZA>.

UNE LIGNE DU TEMPS SEMÉE D'ARTÉFACTS

Pointe-à-Callière, cité d'archéologie et d'histoire de Montréal vient d'ajouter un outil fort intéressant à la plateforme numérique Archéolab.Québec. Elle est maintenant dotée d'une ligne du temps (archeolab.quebec/ligne-du-temps) mettant en valeur la Collection archéologique de référence du Québec, témoin de l'histoire du territoire. La sélection d'artéfacts dévoile l'empreinte archéologique des Premières Nations, des Eurocanadiens et des Inuits qui ont occupé le pays de 10 500 avant l'ère commune jusqu'à aujourd'hui. Il est

même possible de pousser plus loin l'exploration grâce à des fiches techniques ainsi qu'à des regroupements ciblés d'objets selon des périodes, des sites ou des contextes archéologiques particuliers.

POUR L'AMOUR DES MAISONS ANCIENNES

Intéressante initiative! Le Studio Allegro, en collaboration avec Ruralys et le Musée de la mémoire vivante, a produit des capsules vidéo pour mettre en valeur le patrimoine vivant du Kamouraska. Menées par l'artiste et travailleur culturel Martin Morais, ces entrevues, réalisées avec des artisans de métiers d'art liés à l'architecture et des propriétaires de maisons anciennes, soulignent le savoir-faire de ces spécialistes et l'histoire de ces demeures significatives. Les capsules sont disponibles sur la chaîne YouTube Les Belles d'Autrefois et sur la page Facebook Patrimoine vivant au Kamouraska.

ERRATUM

Trois erreurs se sont glissées dans le numéro 166, automne 2020 de *Continuité*. Dans la brève intitulée « Le Témiscamingue à la carte » (p. 7) de la chronique Nouvelles, il aurait fallu lire Commission culturelle du Témiscamingue, et non du Témiscouata. De plus, dans l'article intitulé « Le moulin qui veille au grain », on mentionne que la roue à aubes était toujours présente en 1943 (p. 11), alors qu'elle a été retirée et remplacée par une turbine à ce moment, pour ensuite être reconstruite lors des travaux entrepris en 1999. Enfin, les carnets de caisse présentés dans l'article « Artéfacts du cœur » (p. 25) appartenaient à M. Lachance et non à M. Lacroix. C'est lui encore qui signait les mémoires dont il est question un peu plus loin dans le texte. Nos sincères excuses pour ces inexactitudes.





RÉHABILITATION RÉSIDENTE PRIVÉE

Résidence La Grande Ourse
Lac-Memphrémagog (Québec)

EVOQ
ARCHITECTURE

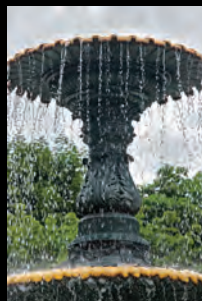
evoqarchitecture.com

Atelier de ferblanterie
MBR

- ❖ corniche architecturale
- ❖ toiture à la canadienne
- ❖ toiture à baguettes
- ❖ bardeau de cèdre
- ❖ cuivre
- ❖ toiture à joints pincés
- ❖ ardoise
- ❖ écailles de poisson

Atelier
600, rue Leclerc, bureau 2
Repentigny, Qc, J6A 4X7
Tél.: 514 346 3691
Télec.: 450 657 2863

« Le résultat obtenu est de **grande qualité** et respecte le caractère original des éléments architecturaux. »
- PRIX DE L'ARTISAN 2011



ATELIER DE MÉTALLERIE ET DE FERRONNERIE
D'ART RÉFECTION ET RESTAURATION
D'OUVRAGES MÉTALLIQUES ARTISANAUX

mbmetalliers.com | 514 939-6753

RBQ # 5736-5538-01



Les gardiens de Marseille

Avec une expérience de plus d'un siècle, le Comité du Vieux-Marseille sait qu'il faut surmonter bien des épreuves pour défendre le patrimoine.
Et surtout, ne jamais baisser les bras.

GEORGES J. AILLAUD

En 1912 s'amorce la destruction du quartier de la Blanquerie, à Marseille. Ce dédale de rues concentriques, s'étalant autour d'une petite place, abrite de nombreux édifices nobles des XVII^e et XVIII^e siècles. Mais après cette époque, le secteur s'est appauvri et densifié. La Municipalité décide donc de le raser. En 1937, tout a disparu. Un véritable saccage ! Le trou restera béant pendant trois décennies.

À la fin des années 1960, on planifie l'aménagement à cet endroit du Centre Bourse, voué au commerce de détail. Cette fois, une bataille s'engage. Des défenseurs du patrimoine, dont le Comité du Vieux-Marseille, font valoir l'importance historique du site pour réclamer le sondage du sol avant construction. Les fouilles mettent au jour des vestiges antiques aussi majeurs que la corne du port et les remparts de la ville, entraînant le classement de 10 000 mètres carrés. Bien que le Centre Bourse soit finalement érigé à côté, cette lutte a le mérite de contribuer à l'avènement de l'archéologie préventive en France. En 1973 est créée l'Association pour les fouilles archéologiques nationales, qui deviendra l'Institut national de recherches archéologiques préventives.

Encore aujourd'hui, la préservation des monuments historiques ne va pas de soi dans la cité phocéenne, fondée vers l'an 600 avant notre ère. Les membres du Comité du Vieux-Marseille font partie des passionnés qui veillent à la sauvegarde de ce patrimoine unique. Voici un aperçu des combats qu'ils ont menés — certains gagnés, d'autres perdus.

Un comité et un musée

Le Comité du Vieux-Marseille naît en 1911, mais ses racines sont plus anciennes. Son premier trésorier, le commerçant Gustave Izouard, avait créé en 1891 avec des amis l'association Lou Cremasclé (« la crémaille » en provençal), véritable musée des arts et traditions populaires de la région. Son premier président, Marius Dubois, était secrétaire général de la mairie de Marseille. Vers la même époque, ce fonctionnaire avait réuni des personnalités locales au sein du Comité d'action régionaliste.

Le Comité du Vieux-Marseille a pour mandat de recueillir et conserver tous documents, objets ou souvenirs se rapportant à l'histoire sociale, économique et artistique de la ville. Mais également, de faire connaître les maisons et monuments à caractère historique et d'aider à leur préservation.

Dès sa création, le Comité décide de réunir les objets d'histoire locale déjà collectés. Le Musée du Vieux-Marseille voit ainsi le jour ! Il ne reste plus qu'à trouver un lieu accessible au public où mettre les collections en valeur. La Municipalité offre alors la Maison moderne, édifiée lors de l'Exposition internationale d'électricité tenue en 1908 au parc Chanot. Les dons affluent. Bientôt, Marseille peut s'enorgueillir de posséder un magnifique musée « régionaliste », le deuxième de France après celui d'Arles.

Le succès est tel qu'un agrandissement s'impose rapidement. La seconde Exposition nationale coloniale de Marseille, en 1922, permet d'aménager un nouveau lieu. La Maison moderne est alors démolie et remplacée par le palais de Marseille et de Provence, que l'on peut toujours voir au parc Chanot. La Ville confie au Comité la gestion de l'édifice, alors qu'elle en assure l'entretien. La population dispose ainsi d'un très bel établissement consacré aux arts et traditions populaires. Durant une vingtaine d'années, le Musée du Vieux-Marseille participe à de nombreuses manifestations, comme l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes (1925) ou la commémoration du centenaire de la



Situé derrière le Centre Bourse, le Jardin des vestiges abrite les traces archéologiques du port antique de Marseille.

Source : Ville de Marseille

mort du poète Rouget de Lisle, auteur de *La Marseillaise* (1936).

Durs lendemains de guerre

En novembre 1942, les Allemands réquisitionnent le Musée et donnent au Comité 48 heures pour le vider. C'est une catastrophe pour les collections, dispersées en divers lieux. Certaines pièces disparaissent...

Commence alors une période difficile. Le 27 mai 1944, l'aile gauche du Musée est bombardée ; Des objets restés sur place dans les caves sont endommagés ; le 19 décembre, Marius Dubois décède. Le Comité peine à susciter l'intérêt des élus, qui ont d'autres chats à fouetter, et à recruter des adhérents. Bien que la participation des élites économiques et intellectuelles soit toujours forte, de graves problèmes de trésorerie surgissent. De plus, l'organisme doit quitter le palais du parc Chanot, à la demande de la Municipalité. Il emménage donc dans la Maison diamantée. Cet im-

meuble lui avait été légué par Rose Gautier-Gondran, dame patronnesse à l'origine de l'association Art et Charité, active au cœur de Marseille.

Marseille se réveille

Après une longue période de déclin, le Comité est rejoint en 1971 par un groupe entraîné par le passionné d'histoire Adrien Blès. Une nouvelle équipe se met en place, dirigée par l'enseignant en droit et critique d'art Francis J. P. Chamant. Deux ans plus tard, l'organisme dépasse à nouveau les 200 adhérents. Il en comptera 1054 en janvier 2000 !

Pendant ce temps, la ville se développe, mais connaît aussi des démolitions inopportunes comme celle du funiculaire de Notre-Dame-de-la-Garde. De nombreuses bastides disparaissent avec leurs domaines, ces résidences de campagne ne pouvant résister à l'étalement de la ville ni aux programmes d'urbanisation (ZUP

et ZAC). Les Marseillais demandent de plus en plus que l'on intervienne auprès des pouvoirs publics pour défendre leur patrimoine.

Peu à peu, le Comité remporte de belles victoires. Il participe notamment au classement de deux bâtiments à titre de monuments historiques. En 2002, la France accorde ce statut de protection au marégraphe de la Corniche, installation scientifique qui définit le niveau moyen de la Méditerranée depuis 1883, ce qui a servi à déterminer le degré d'altitude zéro en France. En 2012, c'est au tour du phare de Planier, situé au large de la rade de Marseille.

Malavalleries et autres drames

Le Comité du Vieux-Marseille assiste néanmoins à des décisions crève-cœur, qui confirment la nécessité de poursuivre les efforts de sauvegarde du patrimoine de la ville. En témoigne l'affaire Malaval.



Le Comité du Vieux-Marseille a participé à la reconnaissance patrimoniale du marégraphe de la Corniche (à gauche), qui définit le niveau moyen de la Méditerranée depuis 1883, ainsi que du phare de Planier (à droite), situé au large de la rade de Marseille.

Source (marégraphe) : Comité du Vieux-Marseille
Source (phare) : Ville de Marseille

En 2003, des fouilles préventives sont réalisées sur une parcelle de cette rue du 2^e arrondissement avant la construction d'un parc de stationnement. Elles mènent à la découverte exceptionnelle d'une basilique du V^e siècle, ancienne nécropole comportant près de 160 tombes. Celles-ci entourent les sarcophages de deux hommes inhumés dans des cercueils de plomb, ce qui en fait une *memoria*, soit un lieu voué au culte de gens tenus pour saints. Malgré la rareté de cette découverte, les interventions de plusieurs personnalités et historiens, et les démarches du Comité pour garder l'ancien lieu de culte en place, tout est démenagé. Les restes sont enlevés après la réalisation d'une étude assortie d'un magnifique moulage fort cher. Le temple de l'automobile est bâti envers et contre tout. Nous proposons un nouveau nom au dictionnaire de la langue française : *malavalerie*, pour désigner une mauvaise action contre le patrimoine.

Lorsque des travaux de réhabilitation sont planifiés au Collège du Vieux-Port, on craint un échec similaire. Dès janvier 2003, le Comité demande des fouilles préventives compte tenu de la richesse potentielle du sol, le site jouxtant un théâtre antique. Les archéologues mettent au jour des vestiges grecs, notamment une luxueuse salle de banquet, dont il n'existe que de rares exemples dans le monde. À notre suggestion, Anne-Marie Romero, correspondante du *Figaro* pour l'archéologie et la culture, se penche sur le sujet. Son article sera repris par toute la presse nationale. Désormais, les béotiens et bétonneurs n'osent plus contester l'intérêt exceptionnel des découvertes, bien qu'ils chipotent encore sur les modalités et les coûts des travaux ! L'ensemble est classé en 2009, un comité de pilotage réuni, les vestiges recouverts dans les règles de l'art. Mais *quid* de la mise en valeur ? Il n'en est toujours pas question.

Sauver pierres et arbres

Actuellement, le Comité craint une nouvelle *malavalerie* concernant le traitement d'une autre découverte de grande valeur : la carrière antique de La Corderie. Ce lieu du V^e siècle avant notre ère est mis au jour sur un terrain vendu par la Ville de Marseille à un promoteur pour construire un ensemble immobilier. Un plan qualifié de « honte » dans un éditorial du quotidien *La Provence*.

Le mouvement associatif se mobilise rapidement. De 2017 à 2019 se multiplient manifestations, déclarations d'experts et courriers divers. Le Comité envoie une lettre à la ministre de la Culture le 21 juin 2017, ainsi qu'un mémorandum lu à la réunion du 31 août de la préfecture. Le mouvement citoyen est soutenu par d'autres organismes, notamment le Comité d'intérêt de quartier Saint-Victor Corderie Tellène et l'association Sites et monuments. Au bout du compte, 635 mètres carrés du site sont

Le traitement souvent inacceptable qu'on réserve au patrimoine marseillais prouve l'importance de continuer à se battre pour lui.



On ne sait toujours pas si la carrière antique de La Corderie, mise au jour sur un terrain vendu par la Ville de Marseille à un promoteur pour construire un ensemble immobilier, sera réenfouie ou mise en valeur.

Source : Institut national de recherches archéologiques préventives

classés. Une pseudo-victoire... On ne sait toujours pas si la carrière de La Corderie sera réenfouie ou mise en valeur, comme promis. Les nostalgiques pourront quant à eux aller en Sicile, à Syracuse ou Sélinonte pour voir à quoi ressemblait un tel lieu antique.

L'autre dossier qui occupe le Comité depuis les dernières années est l'extension de l'école de commerce Kedge Business School, à Luminy, en bordure d'une magnifique zone naturelle. L'étude d'impact du projet commandée par la Chambre de commerce et d'industrie Aix Marseille Provence s'est faite en une journée seulement sur le terrain. Pleine d'insuffisances et d'erreurs, elle conclut que l'abattage d'arbres entraînera

des effets « faibles à nuls ». Tout cela en zone d'adhésion à la charte du parc national des Calanques !

Le permis de construire est délivré le 28 juillet 2017. Le Comité prend donc l'initiative d'une pétition sur change.org qui sera cosignée par sept associations et recueillera près de 200 000 noms. Malgré les appels, courriers et manifestations, le carnage a lieu. En un jour, près de 300 arbres sont abattus, dont certains centenaires et en bonne santé. Ce qui n'empêche pas Kedge Business School de recevoir un prix pour son soi-disant engagement écoresponsable.

La défense du patrimoine, peu importe sa forme, n'est pas un problème nouveau. L'historien Casimir Bousquet écrivait en 1858



Les restes d'une basilique du V^e siècle découverts sous la rue Malaval sont conservés au Musée d'histoire de Marseille.

Source : Musée d'histoire de Marseille

dans *La Gazette du Midi* : « Barbares modernes, n'accusez plus les révolutions, les transformations de votre sol, de la disparition de vos monuments historiques ! C'est vous, c'est votre insouciance, c'est votre apathie qui en sont la première cause. » Ajoutons à cela l'inculture et l'esprit de lucre.

Bref, il y a de quoi s'indigner. Le traitement souvent inacceptable qu'on réserve au patrimoine marseillais prouve l'importance de continuer à se battre pour lui. ♦

Georges J. Aillaud est président du Comité du Vieux-Marseille.

Une maison au musée

Arthur Villeneuve avait utilisé ses murs comme canevas. Voici comment les restaurateurs ont préservé sa résidence peinte, à admirer tout entière au musée La Pulperie de Chicoutimi.

MICHAEL O'MALLEY

Barbier de métier, Arthur Villeneuve possède une âme d'artiste. Quand il dépose son rasoir, il crée sculptures et dessins. Mais rien ne prépare ses voisins de Chicoutimi au projet grandiose qui germe dans son esprit en avril 1957. Pendant environ deux ans, le peintre autodidacte fait des murs de sa maison, où il habite avec sa femme Hélène et ses enfants, sa toile de fond. Avec un instinct très sûr, il remplit l'espace de scènes colorées représentant la région saguenéenne, des paysages québécois ou des créatures étranges. Son esprit créateur ne connaît pas de repos. Seuls le cabinet de toilette, sous l'escalier, et deux chambres à coucher sont épargnés de sa ferveur!

Le décès du peintre, en 1990, déclenche une entreprise majeure visant à assurer la préservation de sa célèbre maison. La succession transfère la propriété au domaine public. Projet inédit : pour protéger ce tableau géant en trois dimensions, dont l'extérieur est aussi couvert de murales très fragiles, les autorités décident de le mettre tout entier au musée. En novembre 1994, au terme d'années de négociations, la demeure peinte quitte ses vieilles fondations de la rue Taché, située dans un quartier populaire, afin de parcourir le 1,4 km qui l'amènera à La Pulperie de Chicoutimi, juchée au sommet de la ville.

Le déplacement ainsi que la restauration de cette création exceptionnelle nécessitent une importante collaboration entre les différents ordres de gouvernement ainsi que plusieurs intervenants : architectes, ingénieurs, déménageurs, historiens et restaurateurs d'œuvres d'art. Le Centre de conservation du Québec (CCQ), qui relève du ministère de la Culture et des Communications, participe à cette opération en offrant des services de restauration, de l'expertise et des conseils pour assurer la pérennité de la maison.

Genèse d'une maison-musée

Né en 1910, Arthur Villeneuve était aussi bricoleur et «patenteux» dans ses temps libres. Selon la tradition orale, c'est un sermon sur la parabole des talents, prononcé par le curé paroissial, qui l'amène à se consacrer à l'art. Une vocation qui aurait été encouragée par son fils aîné, Marcel. Ainsi naît le projet de transformer en véritable maison-musée sa modeste résidence au toit à deux versants.

Une fois le travail terminé, quelque deux ans plus tard, l'artiste ouvre sa demeure aux visites publiques. Il va sans dire qu'un tel geste, qualifié d'excentrique à l'époque, suscite maintes critiques des voisins, dont beaucoup le ridiculisent. Les sceptiques seront confondus : aujourd'hui, l'œuvre appartient de plein droit au patrimoine québécois.

Peintre autodidacte, Villeneuve élabore son propre vocabulaire visuel pour recréer, à partir de ses souvenirs, son univers physique, spirituel et symbolique de façon franche, colorée et avec grande conviction. Outre sa maison, qui constitue sans contredit son chef-d'œuvre, il laisse un legs important de près de 4000 tableaux et 2000 dessins.

Des années de restauration

Le CCQ contribue de plusieurs façons à la préservation de la maison d'Arthur Villeneuve. Par exemple, il conseille de faire concevoir un double système de climatisation pour l'ancienne fonderie de La Pulperie, qui accueille la résidence. Ce dispositif permet un contrôle indépendant de la température et de l'humidité à l'intérieur de la maison ainsi que dans l'espace qui l'entoure. Cet ajout s'avère nécessaire étant donné que les murs en pierre ne sont pas isolés dans cette partie de La Pulperie.

De plus, les spécialistes du CCQ restaurent les murs endommagés de la maison ainsi que les «chefs-d'œuvre» qui s'y trouvent. Villeneuve a inventé ce terme coloré pour désigner ses sculptures en bois et en métal représentant à échelle réduite des objets divers, dont un phare et un bateau. Sept restaurateurs effectuent ce travail sur une période de 13 ans, soit de 1991 à 2004.

Protégée et mise en valeur au musée La Pulperie de Chicoutimi, cette création unique d'Arthur Villeneuve voit sa pérennité désormais assurée.



Le vernis appliqué par Arthur Villeneuve a jauni avec le temps, et comme il possède une solubilité semblable à celle de la peinture sous-jacente, il n'a pas été possible de le retirer de façon sécuritaire au moyen de solvants.

Photo : Pierre Tremblay, La Pulperie de Chicoutimi

Pour son projet, Arthur Villeneuve a utilisé de la peinture commerciale d'origines diverses, achetée ou récupérée à partir de restes. Les œuvres réalisées à l'extérieur, sur les façades avant et arrière de la maison, présentent de nombreux dommages. À ces endroits, la couleur s'est soulevée et écaillée par les effets conjugués des changements saisonniers, du mouvement du bois et des rayons solaires. L'artiste a d'ailleurs procédé

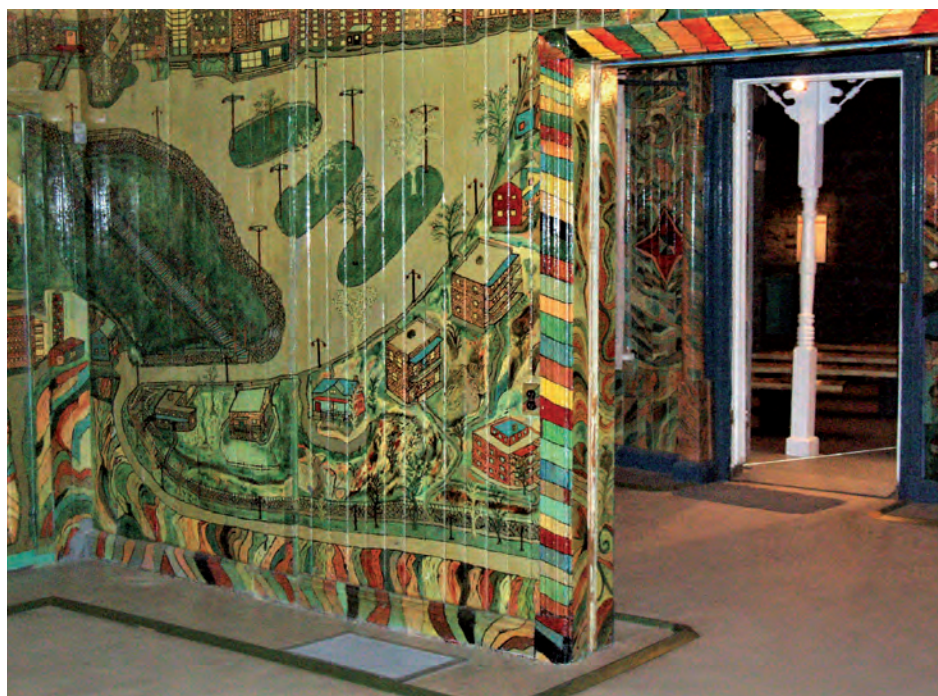
à plusieurs repeints, qui témoignent de la dégradation survenue de son vivant.

De plus, le peintre a recouvert ses murales d'un vernis de type polyuréthane provenant d'une quincaillerie locale. Cet enduit a été appliqué à plusieurs reprises au cours des années sur les œuvres extérieures afin de les protéger des intempéries. Il a malheureusement jauni avec le temps, ce qui gêne aujourd'hui l'appréciation des couleurs originales : par exemple,

le vert olive qui domine les compositions est en réalité un bleu royal vif. Ce vernis adhérent à la peinture sous-jacente, son retrait sécuritaire ne semble pas possible pour l'instant.

SOS peinture écaillée

La consolidation des scènes peintes sur les murs extérieurs de la maison est réalisée en deux étapes distinctes, avant et après le déménagement. D'abord, il est possible de



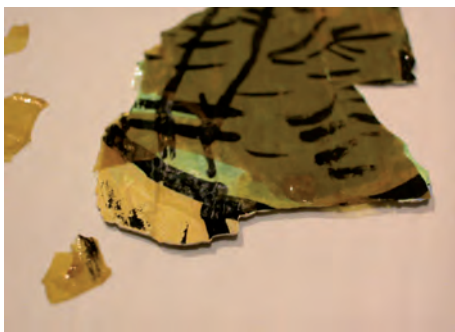
Les œuvres à l'intérieur de la maison ont assez bien vieilli ; elles ont néanmoins été ponctuellement consolidées et retouchées par les spécialistes du CCQ, qui ont restauré les peintures, moulures et portes du rez-de-chaussée.

Photo (à gauche) : Pierre Tremblay, La Pulperie de Chicoutimi

Photo (à droite) : Kristine Kruszelnicki, Wikimedia

refixer la peinture soulevée grâce à la nature plastique de ce matériau, qui s'assouplit à la chaleur. Une fois réchauffées, les écailles peuvent être rabattues contre les lattes de bois et retenues avec un adhésif approprié.

Afin d'harmoniser l'aspect des peintures, les restaurateurs effectuent des retouches dans des zones où les pertes sont jugées trop évidentes. Ils laissent toutefois telles quelles les anciennes corrections de l'artiste, doublement identifiables par leurs tons plus froids et l'absence de vernis. Ils appliquent ensuite un enduit protecteur stable sur la façade arrière pour améliorer la lisibilité des peintures à travers le vernis craquelé.



Le vernis jauni et épais empêche d'apprécier les couleurs originales, notamment le bleu royal vif qui apparaît comme un vert olive, et le vert clair qui devient brun.

Source : CCQ

À l'intérieur de la maison, Arthur Villeneuve a peint sur des murs en lattes de bois déjà recouverts de couleur et patinés par le temps. Protégées des intempéries, ces murales ont assez bien vieilli, présentant seulement des fissurations et des pertes entre certaines lattes.

Après le déménagement de la demeure à La Pulperie de Chicoutimi, les professionnels du CCQ restaurent sur place les peintures, les moulures et les portes du rez-de-chaussée. Les murales de l'intérieur, comme celles de l'extérieur, sont ponctuellement consolidées et retouchées. Toutes ces interventions sont documentées par des calques accompagnés de photographies détaillées des murs peints.

Faut-il tout préserver ?

Par ailleurs, le fait de décontextualiser cette demeure pour l'exposer dans un musée a suscité plusieurs questions et réflexions à l'époque, notamment concernant le traitement des murs pignons extérieurs, non recouverts de murales. Comment la maison devait-elle être présentée au public et interprétée, sans altérer son authenticité ? Souhaitait-on qu'elle devienne dans son ensemble un objet ethnographique muséal ? Au contraire, valait-il mieux mettre seulement les peintures de Villeneuve en évi-

dence ? Déjà, le toit et les vérandas avaient été remplacés après le déménagement. De même, le mobilier intérieur avait été retiré, et les vieux prélaris dépareillés, troqués contre un plancher uniforme.

Les restaurateurs ont plaidé en faveur de la préservation de tous les matériaux et surfaces d'origine, qu'ils soient à l'intérieur ou à l'extérieur de la maison, et ce, indépendamment de leur état de conservation. Des travaux ont donc été effectués pour stabiliser et préserver la peinture turquoise des deux murs pignons. La solution retenue expose de façon éloquente la provenance de la maison, de même que son vieillissement causé par les éléments et le passage du temps.

Protégée et mise en valeur dans La Pulperie de Chicoutimi, cette création unique voit sa pérennité désormais assurée. Elle attirera encore longtemps les curieux et les amateurs d'art, qui y reconnaîtront non seulement l'audace et la vision singulière, mais aussi l'indéniable talent d'Arthur Villeneuve. ♦

Michael O'Malley est restaurateur au Centre de conservation du Québec du ministère de la Culture et des Communications.

L'énigme des petits vases

Découverts à Beauharnois, de minuscules vases d'argile fabriqués il y a plus de 2500 ans intriguent les archéologues. À quoi pouvaient-ils bien servir ?

CAROLINE NANTEL

Sur la rive sud du fleuve, à Beauharnois, en Montérégie, le site du musée Pointe-du-Buisson conserve les traces de plusieurs occupations préhistoriques. Il constitue un lieu-phare en archéologie au Québec pour son imposante contribution à la recherche dans ce domaine. Dans ce site patrimonial classé, plus de deux millions d'objets ont été mis au jour, parmi lesquels se trouvent plusieurs centaines de tout petits vases domestiques fabriqués en argile.

Ces contenants, dont la fonction reste énigmatique, sont parfois à peine plus gros qu'un dé à coudre ! Ils apparaissent en petit nombre autour de 2400 ans avant aujourd'hui (AA) et deviennent de plus en plus nombreux jusqu'à 500 ans AA. Certains arborent des parois et des rebords aux décorations complexes et à l'exécution irréprochable, tandis que d'autres présentent des ornements irréguliers et chaotiques...

Les archéologues ont avancé plusieurs hypothèses pour expliquer la présence de ces vases sur le site. Peut-être servaient-ils à contenir de très petits objets, comme des semences ou des pigments ? Peut-être avaient-ils une fonction symbolique et un usage spécifique associés à la pratique de rituels ? Peut-être résultaient-ils tout simplement des essais de jeunes apprentis appliquant les consignes d'artisans expérimentés ? Peut-être étaient-ils des jouets d'enfants ?

La tradition orale autochtone confirme et souligne l'importance de la passation des savoirs aux jeunes générations par l'expérimentation et le compagnonnage. Cette transmission assurait la vitalité culturelle des Premières Nations. Voilà qui milite en faveur de l'hypothèse d'une fabrication



Vase en terre cuite grossière, d'un diamètre de 18 mm, datant du Sylvicole moyen (2400-1000 avant aujourd'hui)

Source : coll. Pointe-du-Buisson, 1968-ME-1070-66C

des petits vases par de jeunes apprentis. Cependant, on ne peut pas le confirmer en raison du temps qui s'est écoulé.

La recherche archéologique a ceci de magnifique : les hypothèses émises aujourd'hui seront revisitées par les futures générations d'archéologues. De même, le développement de nouvelles avenues d'archéologie communautaire mises en place avec les Premières Nations et les Inuits permettent d'ajouter la voix de la tradition orale à celle de la re-

cherche, enrichissant d'une manière innovante la connaissance. Un jour, peut-être, la science pourra-t-elle confirmer avec « certitude » l'usage de ces mystérieux petits vases. ♦

Caroline Nantel est directrice générale de Pointe-du-Buisson et présidente du Réseau Archéo-Québec.



PATRIMOINE & ARCHITECTURE

- Évaluation patrimoniale
- Inventaire du patrimoine bâti
- Étude de caractérisation
- Guide d'intervention
- Circuit patrimonial



1365, rue Frontenac
Québec (Québec)
G1S 2S6

418.648.9090

www.patri-arch.com

PRODUITS

FAMILEX

De l'usine à votre porte



EXPOSITION

Du 6 décembre 2020 au 9 mai 2021

ÉCOMUSÉE
DU FIER MONDE

2050, rue Atateken
@Berri-UQAM

514 528-8444
ecomusee.qc.ca

Montréal

Canada

CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Montréal

Québec



Michel Gilbert
Ébéniste-restaurateur

Services offerts :

- Restauration mobilier et objets d'art anciens
- Achat, vente, consignation
- Évaluations, successions, conseils
- Transport et livraison

Bienvenue, sur rendez-vous ou par chance

418 253-5128 • 1 888 515-5128

doucine@globetrotter.net

www.michelgilbertebeniste.com



Photo : François Rivard

Forgé dans la glace

DOSSIER L'HÉRITAGE DE L'HIVER

Frisson



Les Québécois sont plusieurs à maudire leur hiver. S'en plaindre est presque une tradition ! Or, explique Normand Cazalais, auteur d'un essai sur le sujet, c'est en grande partie grâce à sa saison froide que le Québec est une société distincte.

MICKAËL BERGERON

L'hiver a forgé l'identité québécoise comme les glaciers ont creusé le fjord du Saguenay. Dès les premiers voyages de Jacques Cartier en Nouvelle-France, les Français ont été surpris par la grande différence entre les saisons froides du Canada et de l'Europe. Peut-être n'auraient-ils pas survécu sans le savoir-faire des Premières Nations, déjà expertes du climat local.

Le climat boréal québécois n'a rien à voir avec les gelées de la France ou de la Scandinavie, selon Normand Cazalais, auteur du livre *Vivre l'hiver au Québec*. Son ouvrage célèbre toutes les spécificités québécoises... et nordiques. « Nos hivers sont

plus lumineux », explique en entrevue le journaliste retraité, géographe de formation. Notre météo se compare peut-être avec celle de la Suède, mais le contexte est complètement différent. Les pays scandinaves sont près du cercle polaire, ce qui n'est pas le cas du sud de la vallée du Saint-Laurent, où habitent la majorité des Québécois et des Québécoises. Montréal est à la même latitude que Lyon, Tadoussac est sur le même parallèle que Paris.

En plus d'avoir des hivers plus ensoleillés qu'en Scandinavie, le Québec affiche des journées plus longues, même au solstice

Photo : Jean Lessard

n identitaire

d'hiver. Chaque jour, il est donc possible de profiter davantage de la luminosité directe du ciel doublée des rayons du soleil réfléchis sur la neige. Et ainsi d'être plus actifs !

Un froid pas comme les autres

Non seulement la distinction du climat québécois se reconnaît en matière de météo, mais elle se décline à travers l'ensemble de nos constructions sociales. C'est que l'histoire du Québec en est une d'adaptation à l'hiver. L'architecture, les transports, les vêtements, les commerces, rien n'a échappé à l'influence de la nordicité unique du Québec.

« L'hiver est notre plus fort trait culturel », affirme Normand Cazalais. Nos maisons ancestrales en sont un des premiers exemples avec leurs versants courbés qui facilitent le déneigement, leur légère surélévation du sol qui a permis l'apparition des galeries, leur cuisine d'été qui servait de lieu d'entreposage pour la nourriture l'hiver. L'orientation des maisons est aussi adaptée à l'ensoleillement et aux vents dominants.

Même notre pêche blanche est différente de celle des autres pays nordiques. La pratique existe ailleurs. « Mais des villages de cabanes, c'est unique au Québec, raconte Normand Cazalais. C'est notre climat qui le permet, avec des glaces assez solides qui ont permis d'étendre la pratique et d'en faire une tradition. » Quiconque s'est déjà promené dans un tel village sait à quel point ces cabanes ne sont pas aussi rudimentaires qu'elles le laissent croire — les pêcheurs ont sans cesse amélioré leur confort.

Quand l'hiver inspire

Ainsi, « l'hiver a poussé l'ingéniosité québécoise à s'adapter plutôt qu'à combattre », souligne M. Cazalais. Plusieurs façons de faire proviennent des traditions autochtones, qu'il s'agisse de la raquette, de nombreux vêtements ou des ponts de glace. D'autres sont aussi à souligner, comme les ponts couverts, l'autoneige et la motoneige, l'industrie de la fourrure. Quel autre peuple aurait pu inventer la souffleuse ? La célèbre poutine découle pour sa part d'une alimentation généreuse en gras adaptée à notre réalité septentrionale. Sans compter l'influence de la saison froide sur notre manière de parler. « On a développé un vocabulaire riche et unique sur l'hiver », ajoute l'expert.

Tous les quatre ans, les Jeux olympiques d'hiver ramènent le scénario d'une hypothétique équipe québécoise. À tout coup, on remarque que le Québec aurait une belle place au tableau d'honneur. Serait-ce parce qu'il est facile, chez nous, de nous familiariser avec les disciplines en compétition ? « En

Europe, pour profiter de l'hiver, il faut aller dans les Alpes ou en Scandinavie. Ici, c'est dans notre cour, on peut facilement profiter de l'hiver. » Le Québec regorge d'infrastructures sportives hivernales partout sur son territoire. Adeptes de hockey, de ski, de planche, de motoneige, de patin ou de camping d'hiver attendent avec impatience la première neige.

Les Québécois ont beau rouspéter, en fait, la majorité d'entre eux aiment la saison froide, croit Normand Cazalais. « On n'a pas peur de l'hiver. Malgré le froid, malgré la neige, les gens vont sortir. Ils vont chialer, mais les tempêtes ne les arrêtent pas. » D'ailleurs, ajoute-t-il, les Québécois aiment bien se moquer de la maladresse des Américains, des Français ou des Torontois lorsqu'ils doivent composer avec des chutes de neige, même minimes.

Identité en évolution

Aucun doute que le froid et la neige continueront d'influencer encore longtemps l'identité québécoise et ses traditions. Tout de même, Normand Cazalais observe que la technologie et la mondialisation de l'économie ont effacé certaines spécificités. On n'a plus besoin de caveaux à légumes, les maisons ressemblent aux demeures américaines, l'urbanisme s'inspire de pays qui ne connaissent pas de poudreries. « La technologie nous lie moins à notre environnement, fait valoir l'amoureux de l'hiver. On n'est plus obligé de se lever la nuit pour mettre une bûche dans le feu. »

Les changements climatiques ont aussi leur impact sur notre environnement et sur notre nordicité. L'absence de glaces augmente l'érosion des berges. Le sud de la province connaît plus de gels et de dégels durant l'hiver. Dans ce contexte, combien de temps reste-t-il aux villages de pêche blanche ? Ces réalités forcent de nouvelles adaptations pour lesquelles l'ingéniosité québécoise devra trouver des solutions.

Normand Cazalais croit tout de même que les traditions hivernales seront préservées. « Plus personne ne porte de ceintures fléchées, mais on les célèbre encore », illustre-t-il. Les hivers ne seront peut-être plus les mêmes, et il se peut que cette différence finisse par influencer la culture québécoise. Mais il sera difficile d'effacer des centaines d'hivers rigoureux de la mémoire collective. ♦

Mickaël Bergeron est auteur et journaliste indépendant.

L'ABC l'adapt

Plusieurs éléments du patrimoine québécois lié à l'hiver ont des racines autochtones. Il importe de reconnaître et de célébrer cet héritage.

GABRIELLE ANCTIL

Tous les écoliers connaissent les grandes lignes de l'épopée de Jacques Cartier en Amérique du Nord. Dans les cours d'histoire, on suit l'explorateur et son équipage en 1535, alors qu'ils hivernent à Stadaconé, lieu qui fait aujourd'hui partie du quartier Limoilou, à Québec. On sait que ce premier hiver des Européens a été rude, et que plusieurs membres de l'équipage ont développé une maladie provoquée par une carence en vitamine C, le scorbut. On connaît aussi le rôle essentiel qu'ont joué les Iroquoiens du Saint-Laurent dans la survie des marins en leur fournissant une décoction d'aiguilles et d'écorce d'un conifère appelé *annedda*, soit probablement le thuya occidental (ou cèdre).

Mais après? Les cours d'histoire restent plutôt silencieux quant aux contributions des peuples autochtones à la survie des arrivants blancs sur leur territoire. Pourtant, sans ces peuples, la colonisation aurait probablement connu une issue fort différente.

Du premier hiver...

« À plusieurs reprises, au début de la colonie, les Autochtones ont présenté aux nouveaux venus des manières de compo-

ser avec l'hiver, mais ceux-ci n'ont souvent pas compris comment les appliquer correctement », sourit l'ethnologue Isabelle Picard, première spécialiste aux affaires autochtones à Radio-Canada. Par exemple, l'aménagement des maisons longues des Iroquois où des banquettes se trouvent à chaque extrémité. « Au départ, les Blancs voulaient dormir sur ces banquettes, croyant que c'étaient des lits, note-t-elle. Ils ont fini par comprendre qu'il fallait plutôt se coller les uns aux autres, sur le sol, près du feu, pour rester au chaud. »

Chaque aspect de la vie quotidienne hivernale est rapidement devenu un apprentissage pour les nouveaux arrivants. « C'est un pays très dur, alors le partage des connaissances a été essentiel », constate Denis Blacksmith, guide interprète du patrimoine ilnu au Musée amérindien de Mashteuiatsh, au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Les différences culturelles entre Amérindiens et Européens étaient nombreuses et venaient compliquer ce partage. Même la méthode d'enseignement que les premiers peuples utilisaient pour transmettre leur savoir pouvait interférer : « Pour nous, c'est : " Je te le montre, puis tu le fais toi-même pour assimiler l'information par le geste. " Les Européens avaient beaucoup de choses à découvrir ! »

Malgré les difficultés de communication, les premiers colons sont rapidement passés maîtres de ces techniques, au point où leurs descendants, connus sous le nom de Canadiens, se distinguaient par leur bonne adaptation à la saison froide.

S'il y a un outil iconique de cette collaboration, ce sont les raquettes en babiche, formées de lanières de cuir nouées et tressées sur un arceau de bois. Devenues aujourd'hui un équipement de loisir, les raquettes étaient à l'époque la seule manière de marcher sur la neige. Elles se déclinaient en plusieurs formes et grandeurs, selon les conditions de la neige et

de ation

les qualités recherchées — certains modèles donnant même aux pas du marcheur le bruit des pas d'original : un avantage lors des expéditions de chasse. « Nos ancêtres leur ont montré toutes les étapes, depuis la préparation de la peau pour le laçage jusqu'à la manière de les attacher aux pieds », rapporte Denis Blacksmith.

Désormais bien équipés pour se déplacer, les colons ont aussi dû adopter une technique essentielle leur permettant de rester au chaud, quelle que soit la température : l'habillement en pelures d'oignon. « Les Autochtones avaient déjà des vêtements très performants », note Sylvie Paré, agente culturelle du Jardin des Premières Nations au Jardin botanique de Montréal. « Le multicouche contre le froid, les capuchons, les coutures imperméables... Le design actuel des vêtements de sports hivernaux n'est pas très différent de celui de cette époque. » Denis Blacksmith abonde dans le même sens : « Les Ilnus avaient même des manteaux dont on pouvait retirer les manches en tirant simplement sur une lanière, puis sur l'autre. On pouvait déjà modifier les vêtements comme on le voulait. La différence, c'est qu'aujourd'hui, on a des *zippers* et du *velcro*. »

... jusqu'au 485^e

« Les choses évoluent, les matériaux vont changer mais, finalement, les manières de faire demeurent les mêmes, résume Isabelle Picard. Pour preuve, la décoction d'aiguilles de conifère comme celle qui a été fournie à l'équipage de Jacques Cartier est encore utilisée dans beaucoup de communautés des Premières Nations, et même par des familles québécoises. »

Soldats préparant le thé (*annedda*)

Source : Parcs Canada, CD-3913-71



Beaucoup d'éléments de l'héritage autochtone sont désormais tellement ancrés dans le quotidien des Québécois qu'ils passent inaperçus.



Beaucoup d'éléments de l'héritage autochtone sont désormais tellement ancrés dans le quotidien des Québécois qu'ils passent inaperçus. Côté alimentation, les atocas, et même la combinaison de sucré-salé qu'on obtient en mélangeant des petits fruits avec une viande, sont des classiques du temps des Fêtes dont l'origine précède la colonisation. Le mot *atoca* est d'ailleurs un mot wendat. Il n'est pas le seul à être entré dans notre vocabulaire : on peut penser à *toboggan* et à *caribou*, tous deux d'origine algonquienne.

Dans d'autres cas, l'objet, à la base utilitaire, sert aujourd'hui pour le loisir, comme la raquette, le toboggan ou le traîneau à chiens. Mais l'usage original n'est jamais bien loin... « On ne se déplace peut-être plus à pied, mais quand quelqu'un veut transporter des choses avec son Ski-Doo, il va y accrocher un traîneau ! » note Isabelle Picard.

On voit également un regain d'intérêt pour des pratiques quasiment disparues, comme en témoigne la popularité des stages de survie en forêt. « Ce genre de séjour fait du même coup comprendre aux participants l'importance de l'environnement », souligne Denis Blacksmith. Il permet aussi de transmettre des connaissances sur le pistage du gibier, une source de nourriture importante en hiver au début de la colonie.

Et quand l'hiver tire à sa fin, les Québécois se goinfrent de sirop d'érable, avec le bonheur de savoir que l'été approche enfin. Peu de gens ignorent que ce délice nous a été transmis par les premiers peuples. Ce qui est fascinant, c'est de voir à quel point les traditionnelles virées à la cabane à sucre ressemblent aux événements pendant lesquels il était consommé par les Autochtones. « L'eau d'érable avait pour eux une fonction cérémonielle, explique Isabelle Picard. On tenait une cérémonie de l'érable. Mais le sirop avait surtout une fonction euphorisante. Les Attikameks racontent que quand les érables coulaient, ils faisaient la fête pendant des jours. »

« Le plus important des savoirs que les Premières Nations ont transmis, c'est la manière de se soigner et la connaissance

Au début de la colonie, des équipements comme la raquette et le toboggan ont, pour les Autochtones, une fonction utilitaire. Puis, leur utilisation à des fins récréatives se répand au XIX^e siècle.

Source (toboggan au parc du Mont-Royal, en 1885) : Musée McCord, VIEW-1582

Source (course de haies sur raquettes, à Montréal, en 1892) : Musée McCord, VIEW-3147.0

Camping d'hiver dans un *shaputuan* d'Aventure Plume Blanche, une entreprise de Roberval qui a pour mission de faire découvrir le mode de vie des Pekuakamiulnuatsh.

Photo : Jean-François Hamelin,
Tourisme Québec — Saguenay-Lac-Saint-Jean

des plantes», affirme Denis Blacksmith. Il déplore que le savoir autochtone ait servi à enrichir des compagnies pharmaceutiques, sans le consentement des principaux intéressés. Pourtant, sans ce savoir, les Français fraîchement débarqués auraient été décimés dès le premier hiver. « Beaucoup de choses se sont perdues parce que des gens se sont approprié les savoirs, considère le guide interprète. Les aînés sont devenus craintifs et ont cessé de partager leurs connaissances. »

De toute évidence, il reste encore fort à faire pour reconnaître les premiers peuples à la hauteur de la richesse des enseignements qu'ils ont partagés. ♦

Gabrielle Anctil est journaliste indépendante.



Traces préhistoriques

Pour la communauté archéologique, l'hiver est probablement la saison la plus difficile à interpréter, malgré toutes les avancées technologiques. Les spécialistes doivent faire preuve d'audace, alors que, déjà discrètes en toute saison, les traces d'occupation humaine deviennent presque invisibles pendant la saison froide. Quantité de questionnements et d'hypothèses restent ainsi en suspens.

La tradition orale autochtone souligne la grande mobilité des petits groupes humains. Cet élément est appuyé par la recherche archéologique, qui ne peut cependant confirmer avec certitude la présence des campements préhistoriques d'hiver.

Certes, les gens devaient se déplacer souvent, en suivant le gibier et en cherchant des haltes pouvant les abriter des intempéries et du froid. Mais qu'en est-il réellement des caractéristiques spécifiques des campements d'hiver?

Il est facile d'imaginer des abris de peaux et de sapinage arrimés à des branches ressemblant aux tentes modernes, réchauffés par des foyers à aire ouverte. Cette hypothèse est d'ailleurs confirmée par les archéologues, sans toutefois pouvoir établir à quelle saison ces abris ont été en usage. Lors de leurs recherches, les experts mettent au jour les traces, imprégnées dans le sol, des trous laissés par ces piquets. Le diamètre de ces trous témoigne approximativement de la grosseur des pieux et le prélèvement d'échantillons peut confirmer l'essence de bois utilisée. Les espaces occupés par

les aires de combustion, quant à eux, présentent des caractéristiques semblables, peu importent les saisons. Cependant, il est permis de penser que l'alimentation du feu d'hiver devait être intense pour assurer la diffusion de la chaleur.

Quelques exemples de foyers aménagés sur des dalles de pierre ont été découverts. Situés à l'abri des vents dominants et dans des emplacements stratégiques, ils auraient permis de faire rayonner et d'emmagasiner la chaleur. Les structures trouvées présentent de fortes marques de chauffe et leur contenu dévoile une intense activité liée à la transformation de la nourriture. Il est aussi parfois possible d'identifier les espèces animales consommées, de même que leur saisonnalité, grâce à l'analyse des croûtes carbonisées des vases de cuisson.

Bref, il existe malgré tout plusieurs façons de tirer des apprentissages des rares vestiges archéologiques témoignant de la vie hivernale des premiers peuples. Espérons que les recherches à venir porteront la connaissance du passé vers de nouveaux horizons.

Caroline Nantel, directrice du Musée Pointe-du-Buisson, à Beauharnois



Faite de techniques novatrices et de belles trouvailles, l'évolution architecturale a permis aux familles québécoises de toujours mieux se prémunir contre l'hiver. Plusieurs maisons construites entre l'arrivée de Champlain et le XX^e siècle en témoignent encore aujourd'hui.

FRANCINE SAINT-LAURENT

Limiter la taille des fenêtres pour minimiser les pertes de chaleur, prolonger le toit pour que la neige fondante n'abîme pas les murs extérieurs, percer des ouvertures dans les murs intérieurs pour diffuser la chaleur dans toutes les pièces. Au fil des décennies et des siècles, les bâtisseurs de maison ont dû faire preuve d'ingéniosité pour adapter les habitations québécoises au froid et aux accumulations de neige. Et ce, depuis les débuts de la colonie.

Les Français qui s'installent en Nouvelle-France comptent sur le savoir-faire acquis dans le « vieux pays »

pour construire leurs premiers abris. « Ces cabanes temporaires — érigées en attendant de bâtir la première vraie maison — sont toujours en bois », explique Paul-Louis Martin, auteur, historien et ethnologue. Quant à la vraie habitation, le colon la construit de manière à ce qu'elle soit plus durable et logeable que la cabane qui l'abritait au début. Même si le bâtiment en pièce sur pièce domine le paysage bucolique de la Nouvelle-France, des maisons en pierre sont érigées dans des régions où l'on trouve des affleurements de pierres à chaux ou des pierres à bâtir. Ces dernières maisons sont l'apanage de gens qui disposent des moyens financiers suffisants.

Pour affronter le froid du pays

Au fil du temps, les habitants de la Nouvelle-France apprennent à adapter leur maison en pièce sur pièce ou en pierre à la rigueur de l'hiver. Afin de protéger contre les intempéries le mortier des constructions en pierre, on veille à recouvrir les murs extérieurs d'un crépi. « Parfois, on habille de bois le mur en pierre du côté est — car le soleil du matin, faible, ne suffit pas à vaincre le frimas — pour limiter les dégâts causés par le gel et le dégel qui dégradent le mortier », dit Paul-Louis Martin. Quant aux maisons en bois, les joints sont le plus souvent étoupés avec de la filasse de lin. « On va

es solutions



crépir les murs tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la maison pour éviter l'infiltration d'air froid», relate l'historien. Il ajoute qu'on emprunte aux Amérindiens l'usage des bandes d'écorce de bouleau comme membrane d'étanchéité sous le revêtement pour se prémunir de l'infiltration du vent. Ces bandes sont aussi utilisées pour empêcher toute infiltration d'eau par la toiture. Puis on recouvre le tout avec des planches ou du bardeau de cèdre. Beaucoup plus tard, vers la fin du XIX^e siècle, le bran de scie viendra remplacer les bandes d'écorce de bouleau comme isolant.

D'autres adaptations sont au menu depuis les premiers temps de la colonie. « Pendant tout le Régime français, les maisons ont peu de fenêtres et celles-ci sont petites. Le toit haut et escarpé n'est pas percé de lucarnes, tout ça pour éviter les pertes de chaleur », explique de son côté Martin Dubois, président-fondateur de la firme Patri-Arch. L'architecte mentionne aussi que les colons érigent leur maison en prévoyant exposer au sud le côté où se trouvent généralement les aires communes pour exploiter l'énergie solaire passive.

Sous le régime britannique

Toutefois, le changement de régime colonial entraîne plusieurs bouleversements socioéconomiques. La population

augmente et les chantiers se multiplient. La structure lourde et complexe des combles à la française (où se trouve le grenier) cède le pas à la charpente dite à l'anglaise, mise au point aux États-Unis. « C'est qu'elle est plus légère et facile à concevoir. Elle requiert moins de bois et de main-d'œuvre, donc elle est plus économique », explique Paul-Louis Martin. Ce type de construction fait tache d'huile et ne tarde pas à supplanter la technique française.

À l'époque de la Nouvelle-France, les maisons qu'on bâtit ici arborent peu de fenêtres et un toit à la fois haut et escarpé. En témoigne la maison Nivard-De Saint-Dizier, à Verdun, remarquable exemple d'architecture rurale datant de 1710.

Photo : Thomas1313, Wikimedia commons

Sous le Régime français, il faut rester près de l'âtre pour se réchauffer. Plus tard, des ouvertures dans les cloisons et un système de tuyaux raccordés au poêle à bois permettront de diffuser la chaleur dans tout le bâtiment. Ici, l'âtre de la maison Lamontagne (1744), à Rimouski.

Source : Maison Lamontagne

Quelques adaptations ont permis à nos maisons de mieux résister à l'hiver, notamment l'apparition du larmier, qui évite le ruissellement de l'eau sur les murs, et l'utilisation de la tôle, qui empêche l'accumulation de neige et de glace sur le toit.

Photo : Perry Mastrovito

L'arrivée de la double fenêtre, apparue dès le XVII^e siècle, est une autre innovation importante.



Grâce à la couche d'air qui se trouve entre ses deux vitres, la double fenêtre procure une meilleure isolation que la simple.
Photo : Perry Mastrovito

Sans compter que la toiture de la maison du Régime français, sans débord, entraîne de nombreux inconvénients. « L'eau s'écoulait du toit, ruisselait sur les murs, les endommageait et accélérait la détérioration des joints », dit Martin Dubois. Pour contrer ce désavantage, notamment lors de la fonte de la neige, les maisons sont dotées d'un larmier, qu'on associe aujourd'hui à la corniche. À cela s'ajoutent des pièces de bois appelées coyaux, disposées en oblique au bas des chevrons du toit, ce qui adoucit la pente de la toiture et donne à sa base un profil courbé. « Ces éléments de construction sont apparus graduellement pour se populariser au XIX^e siècle », indique Martin Dubois. Un autre changement, et non des moindres, est celui de l'arrivée du toit en tôle qui est apparu timidement pour se généraliser après 1840. « Cela a été une véritable bénédiction. La surface glissante empêchait l'accumulation de neige et de glace sur la toiture », précise Paul-Louis Martin.

Autre innovation importante : des ouvertures dans les cloisons intérieures qui permettent au poêle à bois de rayonner dans différentes pièces à la fois. « Les maisons du Régime français étaient dotées d'unâtre (ou d'un foyer) qui dégageait peu de chaleur. Pour en profiter, les gens devaient tous vivre dans la même pièce », note Martin Dubois. Or, en plus du percement des murs intérieurs, un système de tuyaux raccordés au poêle

à bois diffuse de la chaleur partout dans la maison. Martin Dubois considère que l'arrivée de la double fenêtre, apparue dès le XVII^e siècle, est une autre innovation importante. « Elle a permis de procurer une meilleure isolation qu'une fenêtre simple grâce à la couche d'air isolante entre les deux fenêtres. »

Croyez-le ou non, la pomme de terre introduite après 1780 et qui s'impose dans le régime alimentaire des Québécois au tournant du XIX^e siècle apporte un élément nouveau dans la construction des maisons, car il faut trouver un lieu pour la conserver. « Or, la cave est l'endroit le plus approprié pour conserver la réserve de patates. On voit alors des maisons sortir de terre afin d'avoir une cave de 5,5 pieds [170 cm], à hauteur d'homme », indique Paul-Louis Martin. L'historien ajoute que, contrairement à ce qu'on pourrait penser, ce n'est pas la hauteur des accumulations de neige qui a joué un rôle dans l'exhaussement de la maison, mais bel et bien la pomme de terre. « Au contraire, la neige étant un isolant naturel, les colons s'en servaient comme matériau de renchauffage au bas des murs extérieurs de leur habitation. Avec un tel avantage, pourquoi aurait-on cherché à surélever les maisons ? »

De 1870 à nos jours

Si, au fil du temps, les bâtisseurs ont apporté des innovations techniques aux maisons d'ici, la fin du XIX^e siècle marque un tournant. Les façons de composer avec l'hiver vont se diversifier, tout comme les styles architecturaux, le plus souvent importés.

Que reste-t-il aujourd'hui des éléments qui ont fait leurs preuves ? On peut encore les observer sur nos maisons anciennes : c'est une des raisons pour lesquelles notre patrimoine bâti importe autant. Et si Martin Dubois se désole que peu de témoins subsistent de l'époque de la Nouvelle-France, il constate néanmoins que les toits à deux versants alors en vogue sont encore très présents dans nos paysages. Et toujours bien utiles pour éviter les accumulations de neige. ♦

Francine Saint-Laurent est journaliste indépendante.



RESTAURATION • CRÉATION • CONSEILS EN CONSERVATION

GRAND PRIX OPÉRATION PATRIMOINE MONTRÉAL 2017

WWW.MOULURESDEPLATRE.COM

Daniel-Jean Primeau

514-947-8243



**BACCALAURÉAT
INTÉGRÉ EN
SCIENCES
HISTORIQUES ET
ÉTUDES
PATRIMONIALES**

BISHEP

LE PATRIMOINE UN DOMAINE D'ÉTUDES ET DE PRATIQUES

Le patrimoine représente les biens matériels (sites historiques et naturels, bâtiments anciens, objets de collection) et immatériels (savoir-faire traditionnels, pratiques sociales, arts du spectacle) qu'une société juge précieux, et qu'elle conserve et transmet aux générations futures pour assurer son développement.

UN BACCALAURÉAT TRANSDISCIPLINAIRE UNIQUE

Un baccalauréat unique au Québec avec ses disciplines complémentaires d'histoire, d'ethnologie, d'histoire de l'art, d'archivistique, d'archéologie et de muséologie. Il offre des bases méthodologiques et enrichit la pensée sur le patrimoine.

UNE FORMATION APPLIQUÉE TOURNÉE VERS LE MARCHÉ DU TRAVAIL

Des formations sur le terrain tant au Québec qu'à l'international. L'étudiant a la possibilité de s'inscrire à des cours d'été organisés conjointement avec une institution patrimoniale (musée, centre d'interprétation, service culturelle d'une ville) en plus de participer à un stage à la fin de ses études.

NOUS CONTACTER :

418-656-2131 #8419
aeshep@asso.ulaval.ca
info@fish.ulaval.ca
Laurier Turgeon
Directeur du programme
Laurier.Turgeon@hst.ulaval.ca



**Maisons distinctives sur mesure
Rénovation / Restauration / Patrimoine
Architecture écologique**

MARYSE LEDUC

ARCHITECTE + DESIGNER

OAQ / PA LEED

info@maryseleduc.com

MARYSELEDUC.COM | 514 287-1214



Intégrer le patrimoine au paysage

**OPTION
aménagement**

225, rue Saint-Vallier, Est, Québec (Québec) G1K 3P2
T. : 418-640-0519 | www.optionamenagement.com

Canons au Parc des Champs-de-Batailles, Québec

Le génie sorti du



Parce que leur pays, c'est l'hiver, les Québécois ont beaucoup perfectionné l'art de se déplacer sur la glace ou la neige. En font foi le canot et la motoneige.

BENOÎTE LABROSSE

Le canot à glace est peut-être le plus vieux moyen de transport hivernal propre au Québec. En février 1609, Samuel de Champlain rapporte avoir vu des Autochtones payer sur le Saint-Laurent. « Ils passaient en face de l'Habitation de Québec dans des canots d'écorce », raconte l'ethnologue et archéologue Richard Lavoie, qui a cosigné un ouvrage sur le sujet.

Le transfert culturel se fait rapidement. Selon le coauteur de *Naviguer en canot à glace. Un patrimoine immatériel* (GID, 2012), des témoignages historiques indiquent que les Canadiens recourent déjà à ce véhicule dans les années 1660, surtout pour le trajet Québec-Lévis. Les colons délaissent vite les fragiles canots d'écorce pour des modèles de type pirogue, creusés dans des troncs d'arbre. Puis, les embarcations deviennent plus sophistiquées à mesure que la construction navale se développe, notamment à L'Isle-aux-Grues.

Ce moyen de transport fluvial est surtout utilisé dans la grande région de Québec — jusqu'à Portneuf et Lotbinière — et dans Charlevoix. Chaque secteur adapte ses embarcations aux techniques et aux courants locaux. « Les canots de l'archipel de L'Isle-aux-Grues ressemblaient à des baleinières,

Antonio Bourgault (au centre), ancien gardien du phare du Pilier-de-Pierre, utilisait un canot de type pirogue pour se rendre sur cet îlot rocheux depuis Saint-Jean-Port-Joli.

Source : Musée de la mémoire vivante, Fonds Gertrude Bourgault

e u flocon



Une équipe qui participe aux courses sur le fleuve possède deux ou trois canots à glace, qui coûtent environ 17 000 \$ chacun. Pour ne pas abîmer cet équipement coûteux, elle s'exerce souvent en salle et sur les lacs.

Photo : Pierre Lahoud

illustre Richard Lavoie, lui-même originaire de la région. Même chose à L'Isle-aux-Coudres, alors qu'à l'île Verte, ils étaient davantage semblables aux canots autochtones, mais renforcés pour mieux affronter les glaces. » Et, surtout, pour ne pas chavirer dans l'eau glacée.

D'une longueur pouvant aller jusqu'à 9 mètres, les « canots d'hiver » servent à transporter à la fois des marchandises et des passagers, dont le nombre varie entre 5 et

15 (parfois un peu plus). « À la fin du XVIII^e siècle et au XIX^e siècle, des canotiers faisaient le lien entre Québec et Lévis à la saison froide. Leur métier est allé en s'éteignant avec la construction du pont de Québec, le développement de la route dans les années 1930, l'implantation des traversiers et l'inauguration de la Voie maritime du Saint-Laurent », énumère l'ethnologue. À L'Isle-aux-Grues, l'usage se poursuit jusque dans les années 1970.



Randonnée du président de l'Association des collectionneurs de motoneiges antiques du Québec, dans la MRC de Maskinongé, le 15 février 2020. Les rassemblements de ces passionnés ont toujours de quoi impressionner.

Source : Association des collectionneurs de motoneiges antiques du Québec

De transport à vrai sport

Qu'est-ce qui sauve cette pratique traditionnelle de l'extinction? Le Carnaval de Québec. « En 1955, le comité créé pour relancer l'événement — qui s'était arrêté durant plusieurs années — a décidé de mettre une course de canot à glace au programme. C'est ce qui en a fait un sport », affirme Richard Lavoie.

« Les premières années, la compétition comptait une classe pour les professionnels, soit les anciens canotiers, et une pour les amateurs, fait remarquer Jean Anderson, président du conseil d'administration de l'Association des coureurs en canot à glace du Québec. Aujourd'hui, le Circuit québécois de canot à glace tient sept courses de janvier à mars pour quatre classes d'athlètes, dont des équipes mixtes. » Car si les femmes ne paient dans ce cadre que depuis une trentaine d'années, en 2020, 34 % des compétiteurs étaient en fait des compétitrices.

Les embarcations à cinq places dans lesquelles compétitionnent les quelque 440 membres de l'Association diffèrent énormément des canots à glace d'autrefois. « Il n'y a rien qui est pareil ! s'exclame Jean Anderson. Ça a toujours été un sport de constructeurs, mais quand j'ai commencé, en 1982, ça manquait cruellement d'innovation. » L'ingénieur en électronique a conçu le modèle de coque actuellement utilisé par la plupart des équipes. Ces bolides en fibre de carbone coûtent plus de 17 000 \$ chacun. Ils méduseraient sans doute les Lachance, la célèbre lignée de mariniers et charpentiers nautiques installée au XIX^e siècle à l'île au Canot, près de L'Isle-aux-Grues.

Authentique tradition hivernale

Malgré toutes ces modifications, la pratique du canot à glace est une « continuation sans rupture et vivante d'une tradition

pluricentenaire », fait valoir Richard Lavoie. En 2009, l'expert prépare un dossier pour la Société québécoise d'ethnologie et la Ville de Québec en vue de faire désigner l'activité comme élément du patrimoine immatériel par le gouvernement provincial. La reconnaissance est obtenue le 9 février 2014, à l'occasion du 60^e anniversaire de la course contemporaine.

« La maîtrise de l'environnement, la connaissance des glaces, des vents et des courants, la façon de naviguer... Les gestes et savoirs associés au canot à glace se sont transmis de génération en génération, d'abord dans les familles, puis des coureurs expérimentés aux recrues. C'est ce qui en fait un patrimoine immatériel », résume l'ethnologue.

Le rêve de se déplacer sur la neige

Si le canot à glace a changé de vocation avec les années, l'autre mode de transport hivernal emblématique du Québec, la motoneige, a toujours eu une fonction à la fois utilitaire et récréative. La première publicité imprimée de Ski-Doo, en 1960, vante celui-ci d'abord comme « un excitant sport d'hiver », ensuite comme « un moyen de transport agréable et économique ».

L'engin est en fait l'accomplissement d'un rêve de jeunesse. « Joseph-Armand Bombardier a fabriqué son premier véhicule pouvant circuler sur la neige à 15 ans, en 1922, puis développé plusieurs prototypes en même temps qu'il peaufinait son talent mécanique », résume Raphaël Bourgeois, responsable des collections du Musée de l'ingéniosité J. Armand Bombardier. En 1937, il fait breveter sa première invention, le système de traction barbotin-chenille. Il en dote de gros véhicules appelés autoneiges, ou *snowmobiles* : les modèles B7 et B12 transportent marchandises et passagers, alors que le B1 sert à l'armée canadienne durant la Seconde Guerre mondiale.

Sauf que M. Bombardier continue à rêver d'un véhicule plus petit. Au printemps 1959, il termine deux exemplaires de sa première motoneige, ou « autoneige miniature ». « Il s'est rendu chez un ami missionnaire dans le Grand Nord et l'a fait tester par les enfants autochtones, raconte M. Bourgeois. Ça très bien fonctionné, donc il a donné le prototype au missionnaire, puis débuté la production en série du Ski-Doo. » Avec le succès que l'on sait.

Parlez-en à Daniel Bédard et Marc Thibeault, respectivement vice-président et membre du Regroupement des collectionneurs de motoneiges antiques du Québec. « Je suis maniaque des motoneiges depuis mon plus jeune âge », affirme M. Bédard, qui en possède une cinquantaine datant de 1964 à 1990. M. Thibeault, qui en a une dizaine, se souvient dans sa jeunesse d'avoir aidé son père à transporter du bois en échange d'une balade motorisée. « Pour lui, c'était un outil pour travailler, pas pour se promener ! »

Pétarades des motoneiges antiques

Comme le canot à glace, la motoneige évolue avec les années dans ses matériaux et sa conception. « L'allègement du châssis, l'amélioration du confort, de la maniabilité, de la performance... Il y a eu tellement d'avancées techniques que la seule chose qui est restée identique, c'est le système barbotin-chenille », fait remarquer Raphaël Bourgeois.

Les passionnés classifient les modèles en trois catégories : antique (1960-1975), classique (1976-1990) et récente (après 1990). « Durant la période d'essor, on passe de quelques fabricants à plus de 300, poursuit le spécialiste. Puis, la crise du pétrole de 1973 freine cet élan, au point où seules une quinzaine de compagnies survivent. Aujourd'hui, il reste quatre principaux constructeurs. » À ses yeux, Ski-Doo accède à la modernité en 2003, avec l'arrivée de la plateforme REV. Le point de gravité est alors déplacé ; le conducteur s'assoit au-dessus du moteur, ce qui rend l'appareil beaucoup plus maniable.

Si la randonnée en motoneige est un loisir populaire, la restauration de modèles antiques attire aussi de nombreux adeptes. En effet, leur mécanique assez simple facilite leur remise en état. Le Musée de l'ingéniosité J. Armand Bombardier reçoit chaque année une centaine de demandes de documents techniques de la part de collectionneurs qui rêvent d'une restauration à l'identique. « Certains en font des œuvres d'art, dit M. Bourgeois. Parfois, ces motoneiges sont même plus belles qu'à leur sortie de la chaîne de montage ! »

D'ailleurs, quand les quelque 400 membres du Regroupement participent à des randonnées thématiques, ils attirent beaucoup de curieux. Ces sorties, qui mettent aussi en vedette des autoneiges restaurées, se tiennent partout dans la province, souvent dans le cadre d'événements publics. « Au Festival Folifrets, à Chibougamau, il y a toujours foule, rapporte Marc Thibeault. On y a déjà battu des records en rassemblant plus de 1000 motoneiges antiques ! »

Tant qu'il y aura de la neige

Aujourd'hui, au Québec comme ailleurs, les motoneiges servent encore au transport, notamment du bois ou de l'eau

La première publicité imprimée du Ski-Doo, en 1960, mettait déjà en lumière le caractère à la fois utilitaire et récréatif de ce véhicule.

Source : Musée de l'ingéniosité J. Armand Bombardier

d'étable. « Dans certaines régions du nord, tu as encore un Ski-Doo avant d'avoir une voiture », souligne en riant Daniel Bédard.

Ce qui a fait pencher la balance du côté du loisir est le déblayage systématique des routes, que l'on doit en partie aux efforts d'un autre inventeur québécois, Arthur Sicard. Comme Bombardier, ce Montréalais perfectionne durant des années son outil de déneigement inspiré de la moissonneuse-batteuse. Il vend sa première souffleuse à la Ville d'Outremont en 1927. « Les deux hommes avaient le même but : bien circuler l'hiver, résume Raphaël Bourgeois. Sauf que l'un voulait passer sur la neige, alors que l'autre préférerait l'enlever du chemin... » ♦

Benoîte Labrosse est journaliste indépendante.

Tradition

Partout au Québec, l'hiver et les sports qu'on pratique durant cette saison sont ancrés dans notre territoire. Pleins feux sur quatre de ces activités et sur les pionniers qui en ont ouvert les horizons, sur neige comme sur glace.

VALÉRIE GAUDREAU



n active

«**L**es sports d'hiver, c'est du patrimoine immatériel! Ça fait partie de notre identité», lance d'entrée de jeu Hugo Drouin, qui a consacré un livre à l'histoire de l'escalade.

Ski, raquette, pêche sur glace, traîneau à chiens, escalade sur glace, patinage : ces activités emblématiques de l'hiver au Québec ont changé de visage au fil du temps. D'utilitaires au départ, elles sont devenues parfois spectacle, puis sport d'élite ou loisir familial, à la faveur d'un engouement croissant pour la saison froide. « Tout ce qui est hivernal est en explosion, affirme Pierre Carbonneau, responsable aux activités de plein air à la Société des établissements de plein air du Québec (Sépaq). Le tourisme a mis l'accent sur l'hiver, ces dernières années. » Par exemple, la location de skis de fond et de raquettes a doublé dans les établissements de la Sépaq, entre 2015 et 2019.

Les sports sur neige ou sur glace ont en commun une riche histoire ainsi qu'une évolution marquée par leur démocratisation et par la modernisation des équipements. Mais une chose ne change pas : le contact avec la nature, indissociable du plaisir de ceux qui les pratiquent aujourd'hui. Incursion dans quatre sports d'hiver.

La raquette : babiche et podiums

Utilisée par les Autochtones puis par les colons français pour faciliter les déplacements en hiver, la raquette a pris un virage sportif avec la fondation, en 1843, du Montreal Snow Shoe Club. « C'était alors un phénomène urbain avec des courses à Montréal, puis à Québec à partir de 1854 », explique Paul Foisy, chercheur en histoire du sport et fondateur du site Internet Sport et société.

« Pendant les années 1880, les courses en raquettes commencent à se répandre dans les plus petites villes et sont l'occasion de socialiser », résume M. Foisy. En 1909, ces compétitions se structurent avec la création de l'Union canadienne des raquetteurs. À partir de 1929, s'organisent des marathons de raquette à relais avec une première grande course de Montréal à Lewinston (Maine) : une compétition de 450 km en 12 jours remportée par Eugène Clouette, relate M. Foisy, coauteur du *Dictionnaire des grands oubliés du sport*, paru en 2015.

Selon Julien Pinsonneault, gagnant de plusieurs importantes courses de raquette, il faudrait valoriser davantage cette discipline en l'incluant à des festivals d'hiver et en la faisant découvrir aux enfants dès le primaire.

Source : Julien Pinsonneault

Puis, graduellement, les courses de raquette disparaissent. Les années 1970 sont particulièrement difficiles pour ce sport. Tant chez les amateurs que chez les athlètes, le fort engouement pour le ski de fond dame le pion à la babiche. « Mais depuis une quinzaine d'années, il y a un retour avec des matériaux plus modernes, d'aluminium et de plastique », poursuit M. Foisy.

Sur le plan de la compétition, ce sport demeure méconnu. Or, quelque part à Saint-Hyacinthe, un jeune homme tient le flambeau : Julien Pinsonneault. Son idole : le pionnier de la course à pied et en raquettes, Gérard Côté, quatre fois vainqueur du marathon de Boston dans les années 1940.

Julien Pinsonneault a lui-même remporté l'épreuve des 10 km au Championnat canadien de raquette en 2017 et 2019. Il a aussi décroché la médaille d'argent du Championnat du monde de raquette à neige tenu à Myoko, au Japon, en février 2020. Ambassadeur de l'Association canadienne de course en raquettes, l'athlète de 28 ans veut faire connaître ce sport « un peu oublié » qu'il aimerait voir représenté un jour aux Jeux olympiques.

« Mais, au Québec, la course de raquette n'est même pas reconnue par le ministère de l'Éducation, responsable des sports. La clé serait d'inclure la discipline dans des festivals d'hiver, en partenariat avec des villes, et de la pratiquer dans des écoles primaires pour aider à sa visibilité. » La course de raquette peut en surprendre plus d'un, assure-t-il. « C'est extrêmement difficile, reconnaît l'athlète, admiratif de ceux qui ont créé ce sport il y a plus de 180 ans. Ils couraient avec des grosses raquettes de babiche ; aujourd'hui, l'équipement est mieux adapté. »

Escalade de glace : dépassement au menu

« Les grimpeurs de glace québécois sont attachés à leur folklore. Les pionniers ont réalisé leurs défis à une époque où il n'y avait pas de vidéo pour le prouver », lance Hugo Drouin, auteur de *Roche, glace et fleurdelisé — La passionnante histoire de l'escalade au Québec*, paru en 2018.

Et de toutes les falaises québécoises, la mythique Pomme d'or du parc national des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie et sa voisine, La Loutre, ont « un statut particulier », dit M. Drouin, lui-même grimpeur. Braver ces parois de glace devient une « forme le pèlerinage ». « L'ascension épique de La Loutre par Claude Bérubé et Régis Richard, en 1977, sera célébrée par les grimpeurs et par les médias spécialisés du monde entier », écrit-il dans son livre.

Hugo Drouin reconnaît aussi la large contribution de Stéphane Lapierre qui, dans les années 1980 et 1990, a concoté le premier guide des cascades de glace du Québec : « Le territoire est très grand et il y a des parois glacées partout.



Stéphane Lapierre a consacré des milliers d'heures à documenter chaque emplacement et son degré de difficulté. »

Au Québec, l'escalade en général est un sport en croissance, notamment avec le développement de centres qui proposent des parois intérieures. Mais l'escalade de glace demeure une spécialité. « C'est plus cher et ce n'est pas fait pour tout le monde », précise M. Drouin. Pourtant, quand on s'y frotte, la sensation est magique, s'enthousiasme-t-il. « La glace est une matière vivante. Au cours d'un hiver, voire d'une heure à l'autre dans la même journée, on ne grimpe pas la même cascade. On découvre de nouvelles nuances et particularités. »

Au surplus, il y a les vues imprenables et le plaisir du dépassement. « On fait les approches en raquettes hors piste. Les journées d'hiver comptent peu d'heures de clarté ; on commence donc tôt le matin, dans la noirceur, et on finit dans la noirceur. On se sent comme des enfants après une journée complète à jouer au hockey dehors. »

Traîneau à chiens : faire corps avec la bête

La beauté et la force des chiens de traîneau fascinent. Mais avant d'être un sport et un loisir, le traîneau à chiens était un mode de déplacement utile aux peuples autochtones du Nord. À leur tour, les explorateurs et trappeurs européens

l'ont adopté pour transporter des marchandises, nous apprend *L'Encyclopédie canadienne*. On peut y lire que ce moyen de transport était en usage « à l'époque de la traite des fourrures et des ruées vers l'or du XIX^e et du début du XX^e siècle dans le nord-ouest du Canada et en Alaska ».

Au début des années 1920, les expéditions de traîneau ont été adaptées pour en faire une pratique sportive, explique Paul Foisy. « Au départ, on organisait des derbys. Le premier se serait déroulé dans la baie d'Hudson en février 1920, sur une distance de 320 km. » On retrouve la trace de telles grandes courses à Québec en 1922. « On disait : "voici un sport nouveau" avec des attelages de sept chiens en file indienne », relate-t-il.

Jointe chez Élevage Minaska, à Sainte-Rose-de-Watford, où elle élève des huskies sibériens depuis 12 ans, Sarah Marchand est bien loin des derbys du siècle dernier. Mais elle poursuit la tradition à sa façon. « On s'est intéressés aux lignées de chiens pour les courses de sprint qu'on aimerait faire », indique-t-elle. M^{me} Marchand souligne l'existence de réseaux de course toujours bien vivants au Québec, en Ontario et aux États-Unis.

Sur le plan récréatif, le traîneau à chiens a la cote chez les touristes. « Il y a un engouement des Européens, c'est exotique pour eux, remarque M^{me} Marchand. Les clientèles



asiatique et mexicaine viennent en faire en pensant que c'est un sport traditionnel très pratiqué ici. Mais beaucoup de Québécois n'ont jamais fait ça de leur vie ! »

Et à écouter Sarah Marchand, ceux qui n'ont jamais essayé manquent quelque chose. « Le contact avec les chiens est ce qui compte le plus. On les aime tellement et ils nous le rendent bien. Il y a une notion d'esprit d'équipe quand on va en forêt et que tout ce qu'on entend est le souffle des chiens et le bruit des pattes dans la neige. »

Le bruit des pattes ne résonne pas que dans la neige. Si le traîneau à chiens se porte bien, l'éleveuse note l'avènement de nouveaux sports, comme le *canicross*, qui consiste à courir avec son chien, attaché à lui par un harnais, et le *bikejoring* ou le *skijoring*, où les chiens sont aussi attelés directement au cycliste ou au skieur. Une façon pour les propriétaires de permettre à leurs vigoureux pitous de courir, tout en faisant de l'exercice eux-mêmes. Quatre saisons par année.

La pêche blanche : unique au monde

Depuis 80 ans, entre Noël et la mi-février, se tient une activité emblématique à Sainte-Anne-de-la-Pérade, non loin de Trois-Rivières. Plus de 100 000 personnes s'aventurent sur la rivière gelée pour y pêcher une espèce pour le moins grégaire :

le poulamon atlantique. Entre 600 millions et 800 millions de ces « petits poissons des chenaux » convergent vers la rivière Sainte-Anne, en provenance de l'estuaire du Saint-Laurent, pour s'y reproduire. Vous avez bien lu : 800 millions. « C'est unique au monde ! » lance Steve Massicotte, pourvoyeur et ancien président de l'Association des pourvoyeurs de la rivière Sainte-Anne.

La petite histoire veut qu'au tournant des années 1940, un épicier venu couper un cube de glace sur la rivière ait découvert du poisson en abondance sous la surface, relate M. Massicotte. Il n'en fallait pas plus pour que la pêche blanche prenne vie. Dans les années suivantes, on compte jusqu'à 50 pourvoiries et 1500 petits chalets sur glace pouvant

Se mesurer à la voie La Loutre, dans le parc national des Hautes-Gorges-de-la-Rivière-Malbaie, prend des airs de pèlerinage pour les grimpeurs québécois qui rééditent ainsi un exploit datant de 1977. À gauche, Michel Tremblay en premier de cordée; à droite, la vue depuis le sommet de cette voie.

Photo : Tom Canac

Les touristes étrangers s'imaginent que la pratique du traîneau à chiens est très répandue chez nous ; dans les faits, plusieurs Québécois n'ont jamais eu l'occasion d'essayer cette activité exaltante.

Photo : Gaëlle Leroyer, Tourisme Québec - Mauricie



Même si des touristes de partout viennent pêcher le petit poisson des chenaux de Sainte-Anne-de-la-Pérade, la plupart des gens qui perpétuent cette tradition sont des Québécois.

Photo : Geneviève Magier

accueillir quatre à six pêcheurs dans ce qui est devenu un véritable « village dans le village ». « Les gens venaient fêter, disons que c'était avant la règle du ,08 », lance le pourvoyeur.

« Dans les années 1980, la pêche commerciale à l'embouchure de la rivière a failli tuer la pêche sur glace, mais le président de l'Association à l'époque a réussi à obtenir un moratoire », se réjouit-il.

Aujourd'hui, on compte à Sainte-Anne-de-la-Pérade 400 chalets et 18 pourvoies. Les mœurs ont changé, mais la pêche blanche demeure populaire. « Il y a une douzaine d'années, on a effectué un virage familial avec grand succès »,

rapporte Steve Massicotte. S'y tient notamment un festival d'hiver qui, en plus des cabanes à pêche, donne accès à une patinoire et des glissades. Tout au long de la saison, la journée de pêche est abordable, il n'y a pas de quotas de poissons et on est assurés que ça mord ! Les pêcheurs viennent de partout : Europe, Asie, Amérique... « Mais le gros de la clientèle est québécoise, note M. Massicotte. C'est une vraie coutume, comme la cabane à sucre. » ♦

Valérie Gaudreau est rédactrice en chef du quotidien *Le Soleil*.

LES ÉDITIONS GID

leseditionsgid.com • 418 877-3110

Au cœur de nos hivers

ABCP

abcparchitecture.com

Monastère des Augustines

Patinoire de Boischatel à vol d'oiseau

Patinoire de Boischatel

© Le Monastère des Augustines
 © Stéphane Groleau



revues culturelles québécoises

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE
INTER - LE SABORD - PLANCHES - PHOTO SOLUTION
VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE **CINÉMA** 24 IMAGES
CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES **CRÉATION**

LITTÉRAIRE ENTREVOUS - ESTUAIRE - EXIT

LES ÉCRITS - MœBIUS - XYZ. LA REVUE DE LA NOUVELLE **CULTURE ET SOCIÉTÉ** À BÂBORD! - CAMINANDO - L'ACTION NATIONALE
LIBERTÉ - L'INCONVÉNIENT - NOUVEAU PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME - RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES - RELATIONS

HISTOIRE ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ - HISTOIRE QUÉBEC - MAGAZINE GASPÉSIE **LITTÉRATURE**
LES CAHIERS DE LECTURE - LETTRES QUÉBÉCOISES - LURELU - NUIT BLANCHE - SPIRALE **THÉÂTRE ET MUSIQUE** CIRCUIT
JEU REVUE DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SQRM **THÉORIES ET ANALYSES** ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN
ÉTUDES LITTÉRAIRES - TANGENCE - VOIX ET IMAGES

Alpinist



Anges gardiens du Vieux-Québec, les déneigeurs de toits contribuent au charme hivernal de la ville tout en protégeant les promeneurs des avalanches urbaines. Portrait d'un métier singulier ancré dans le patrimoine.

BIANCA CADIEUX

La première neige enveloppe le Vieux-Québec. Avec l'arrivée du froid de novembre, la saison commence enfin. Heureux de retrouver leur équipe, les déneigeurs et déneigeuses de toits se tapent dans les mains, comme dans une réunion de famille. Carnet d'adresses en poche, ils remplissent leur fourgonnette avec le nécessaire : pelles, masses, harnais, câbles, cônes et affiches d'interdiction de stationnement. Pour le reste de la journée, ces maîtres des hauteurs veilleront à la sécurité des passants, travaillant autant au faite des maisons que sur les trottoirs.

Qu'ils soient recouverts de tôle à la canadienne ou à baguettes, d'acier galvanisé ou de cuivre, les toits ont souvent une pente très prononcée dans ce quartier inscrit sur la Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO. Pour éviter que le poids de la neige provoque un effondrement, les immigrants du XVII^e siècle adaptent leurs habitations en les dotant d'une toiture aux versants plus inclinés qu'en France. Cette pratique, bien adaptée au climat du Québec, se poursuit sous le Régime anglais.

Mais voilà, dans ce secteur aujourd'hui très fréquenté, on ne peut laisser la neige s'abattre au hasard sur la tête des résidents et des touristes. Pour diminuer les risques, on installe des arrêts de neige, ce qui cause un autre problème : il faut alors retirer les accumulations afin de prévenir les bris. C'est là que les déneigeurs de toits entrent en jeu.

Au sommet de l'hiver

Si ce métier inusité existe depuis longtemps, des compagnies comme l'Escouade des neiges ou Haute Voltige Déneigement ont chamboulé les façons de faire en empruntant des techniques à

L'Escouade des neiges en action sur les toits pentus du Vieux-Québec

Photos : Félix Lambert

es urbains

l'escalade. Alors que les Européens utilisent couramment ces méthodes dans les espaces confinés ou densifiés, ici, on avait plutôt le réflexe de se servir de véhicules d'élévation. Or, on accède beaucoup plus efficacement aux recoins des toits du Vieux-Québec en se déplaçant avec un harnais. Au bonheur des spécialistes en travaux sur cordes, le procédé s'est répandu au cours des 15 dernières années.

« Les gens disent qu'on est bons, mais c'est ceux qui pratiquaient ce métier dans le passé qui étaient impressionnants de faire ça sans être attachés », estime Félix Lambert, patron de l'Escouade des neiges, qui entretient les toitures de Québec depuis une vingtaine d'années.

En plus de maîtriser des notions de base du travail sur cordes, les déneigeurs actuels doivent être en bonne forme physique, faire preuve d'une grande endurance et bien tolérer les hauteurs. Les « coureurs des toits », célébrés dans le documentaire éponyme du cinéaste montréalais Helgi Piccinin, doivent aussi s'adapter aux versants de chaque maison. Au-delà de leur agilité, ils sont appelés à user de jugement pour choisir la bonne approche dans les différentes situations.

Par exemple, les pelles et les masses de plastique délogent la neige et la glace sans abîmer la couverture, tandis que les pelles de métal sont réservées aux grandes accumulations. Les pelles-traîneaux renforcées servent sur les toits plats et au sol. Pour le travail costaud, les spécialistes utilisent même des scies à chaîne! D'un faite à l'autre, c'est du cas par cas. Le transfert de connaissances n'est pas évident puisqu'il est presque impossible de consigner par écrit toutes les subtilités des techniques et les particularités des différents édifices. Le savoir-faire s'acquiert avec l'expérience, au contact des doyens.

Heureux à - 25 °C

Le déneigement dans le Vieux-Québec n'a rien de standard. « Chaque maison, chaque toit est un défi. Il n'y a jamais de constantes », résume Emmanuelle Simoneau, qui pratique le métier depuis cinq ans chez Haute Voltige Déneigement. Les conditions météo changeantes — pluie, verglas, tempête, etc. — et la durée des précipitations compliquent la tâche. Après 15 jours de neige, l'ouvrage exige autant une poigne de fer qu'un moral d'acier. À ces variables s'ajoutent la gestion de l'horaire des clients et les interactions avec des piétons parfois peu coopératifs.

« Travailler dans ce type d'environnement et le rendre conforme et sécuritaire, ce n'est pas évident », ajoute Félix Lambert. Malgré tous ces défis, ou plutôt pour le plaisir de les relever, des passionnés comme lui se lancent dans l'aventure.



Ils apprécient les poussées d'adrénaline et l'entraînement associé à ce métier. Ils aiment faire partie d'une équipe soudée comme une seconde famille. Même après 15 ans dans le milieu, la recherche des sensations fortes et le sentiment d'appartenance des déneigeurs de toits animent encore l'entrepreneur. « C'est toujours impressionnant de voir l'équipe sourire et être heureuse quand elle combat un froid de - 25 °C », confie-t-il.

Inaccessibles au commun des mortels, les toits du Vieux-Québec forment un véritable terrain de jeu pour ces passionnés de la hauteur. Leur entretien hivernal équivaut à une expédition périlleuse à la conquête d'un sommet, une activité exaltante empreinte de liberté. « C'est aussi un voyage dans le temps de fréquenter ces bâtiments », ajoute Emmanuelle Simoneau. En fin de journée, les funambules du froid retrouvent la chaleur de leur foyer avec le sentiment du devoir accompli, car ils ont contribué à leur manière à préserver l'histoire de ce quartier unique et l'intégrité de son patrimoine. ♦

Bianca Cadieux est consultante en patrimoine. Elle a rédigé cet article dans le cadre d'un stage au magazine *Continuité* pour lequel elle a reçu une bourse Expérience professionnelle de Première Ovation Patrimoine.

Le vieux fer : un matériau d'actualité

Parmi les matériaux qui composent nos maisons traditionnelles, on trouve de nombreux éléments en vieux fer. Voici un aperçu de ses caractéristiques, de ses propriétés et de son usage en patrimoine.

MARDJANE AMIN

La maison québécoise antérieure au XIX^e siècle est riche de plusieurs composantes en fer. Qu'on pense aux clous, en premier lieu, qui servent à fixer les planchers, les plafonds, les lambris sur les murs, les bardeaux sur les toits. Les essés de maçonnerie (points d'ancrage pour les murs), les crochets de contrevent, les crémaillères, les pentures, les serrures ou encore les targettes (petits verrous) figurent également parmi les nombreux éléments forgés des constructions traditionnelles. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, ces éléments étaient fabriqués avec du vieux fer, un matériau associé à des pratiques artisanales millénaires.

Qu'est-ce que le vieux fer ?

Le vieux fer, également appelé « fer puddlé » (*wrought iron* en anglais), est un métal issu d'une transformation du minerai de fer. Il présente une composition hétérogène marquée par un taux d'impureté de 5 % et plus. On peut l'obtenir par réduction directe dans un bas fourneau.

Dans ce cas, le minerai est transformé à environ 1100 °C en loupe de fer, c'est-à-dire une masse solide comportant des inclusions de scories. Ces résidus sont éliminés par cinglage, étape qui consiste à marteler la matière. La loupe affinée est ensuite divisée en barres de sections variables avant d'être transformée en ouvrage forgé.

On peut aussi obtenir du vieux fer par réduction indirecte dans un haut fourneau. Dans ce cas, le minerai est transformé à près de 1600 °C en fonte liquide qui est refroidie pour former une gueuse, soit une masse ferreuse chargée en carbone. Celle-ci est ensuite convertie en loupe de fer, puis cinglée pour obtenir une loupe affinée et, enfin, forgée en barres.

La réduction directe au bas fourneau serait la première méthode à avoir été employée dans l'histoire de la métallurgie. La production de vieux fer périclita à partir de 1855, date à laquelle le procédé Bessemer est mis en place. Celui-ci permet de purifier la fonte en oxydant les impuretés qu'elle contient. On obtient dès lors du fer ou de l'acier pur.

À quoi se reconnaît ce matériau ?

Le vieux fer est reconnaissable à sa ligne fibreuse qui suit les mouvements donnés à la matière. Il possède ainsi un aspect visuel similaire au bois avec des veinages. Cette texture lui vient des scories et autres impuretés qu'il contient.

Comment se forge-t-il ?

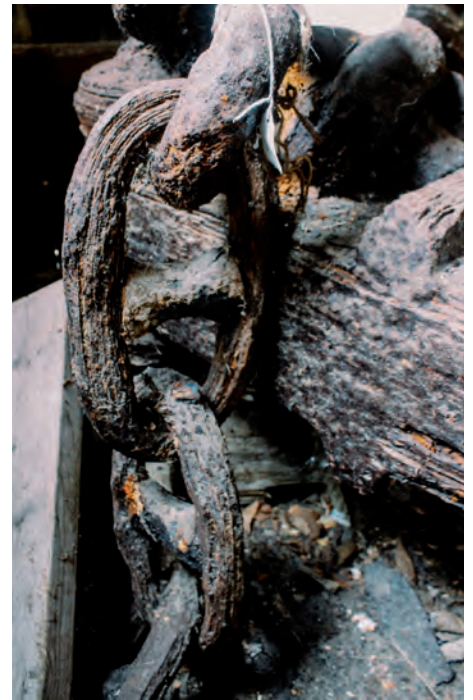
Le vieux fer se forge de façon semblable à son équivalent moderne, en le chauffant dans le feu, puis en le modelant par martelage, à l'aide d'outils à main, sur l'enclume. Une étape préliminaire est néanmoins requise, c'est-à-dire son raffinage par cinglage après sa chauffe. Cette opération permet de dégager certaines inclusions de scories ou de roches afin de prévenir l'apparition de microfissures lors du forgeage de la pièce.

Selon la qualité du vieux fer employé, le raffinage nécessitera plus ou moins de travail pour aboutir au résultat attendu. Il faudra également recourir à des procédés techniques et à des équipements préindustriels en concordance avec le contexte historique de ce matériau.



Reproduction de penture de porte traditionnelle en vieux fer. Cette pièce de quincaillerie a été réalisée comme support à la formation sur le sujet donnée en partenariat par Les Forges de Montréal et le Conseil des métiers d'art du Québec.

Photo : Maya Labrie-Collette, Les Forges de Montréal



Chaîne d'ancre de bateau datée du début des années 1900. On observe en surface la ligne fibreuse qui caractérise le vieux fer.

Photo : Mardjane Amin

Qu'est-ce qui distingue le vieux fer de son équivalent moderne ?

Outre son apparence visuelle, le vieux fer se distingue du matériau moderne par sa durabilité. Sa composition hétérogène lui procure en effet une très grande résistance à la corrosion. Ainsi, sans protection, même exposé aux aléas du climat ou soumis aux embruns salés du fleuve Saint-Laurent, le vieux fer conservera une excellente intégrité matérielle dans le temps. À l'inverse, le fer moderne, pur à 99 %, subira rapidement les effets de la rouille.

Le vieux fer se distingue également du point de vue physique par une ductilité plus grande (il s'étire aisément) et une meilleure tolérance au forgeage ainsi qu'à la soudure au feu. Selon cette technique traditionnelle, on chauffe dans la forge les pièces à souder jusqu'à atteindre le point de fusion du fer. Au moment du martelage, les pièces fusionnent les unes aux autres à un niveau moléculaire.

Dans quel contexte l'employer ?

Le vieux fer est le matériau de prédilection pour la conservation d'éléments

patrimoniaux antérieurs à 1850. En effet, comme le recommandent les principes de la conservation, le recours aux matières premières d'origine est à favoriser afin de préserver l'authenticité matérielle du bâtiment et garantir sa transmission aux générations futures, à des fins de connaissance, notamment. Ainsi, lors de la réparation, la restauration ou le remplacement d'un élément en fer dans une construction traditionnelle, on devrait privilégier l'usage du vieux fer et le recours aux techniques préindustrielles qui lui sont associées.

Où en trouver aujourd'hui ?

De nos jours, le vieux fer provient de deux sources principales. Il est possible d'en obtenir par recyclage d'objets fabriqués dans ce matériau. On peut aussi s'en procurer auprès d'une entreprise située à Tholthorpe (North Yorkshire, Royaume-Uni). The Real Wrought Iron Company est l'une des dernières au monde à produire et à commercialiser du vieux fer, surtout pour les besoins de la restauration du patrimoine.

En quoi le choix du vieux fer est-il encore pertinent ?

Toujours observables sur les édifices anciens, les éléments en vieux fer témoignent de traditions de forge anciennes et de savoir-faire artisanaux qui ont contribué à façonner nos paysages bâtis. Faire appel à des forgerons spécialisés dans la restauration du vieux fer devient alors un acte engagé, tant pour la conservation de notre patrimoine bâti que pour la préservation des pratiques qui l'ont vu naître. Présentement, au Québec, rares sont les artisans qui possèdent l'expertise pour travailler le vieux fer. Mathieu Collette, forgeron taillandier et fondateur de l'école Les Forges de Montréal, est l'un des seuls spécialistes de ce matériau. En collaboration avec le Conseil des métiers d'art du Québec, il donne des formations pour assurer la relève des forgerons-restaurateurs. ♦

Mardjane Amin est consultante en patrimoine, spécialisée dans les savoir-faire artisanaux, précédemment chargée de projets en patrimoine aux Forges de Montréal.

Portrait d'une fondatrice oubliée

Dans l'ombre de l'histoire officielle gravitent parfois des personnages étonnants au parcours remarquable. Déterrer leur trace peut s'avérer ardu, mais combien fascinant. Voici le cas de Louise Turgeon.

CAMILLE FORTIN-DUPUIS

En passant par Rimouski, on peut remarquer de nombreux bâtiments religieux. L'un d'eux, impressionnant couvent surplombant la ville, tient lieu de maison mère pour la plus grande communauté religieuse fondée au Bas-Saint-Laurent, les Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire. L'histoire officielle reconnaît Élisabeth Turgeon comme unique fondatrice de cette congrégation. Pourtant, c'est Louise, sa sœur aînée, qui aurait contribué à sa mise sur pied.

J'ai découvert Louise Turgeon en organisant une exposition sur les communautés religieuses de Rimouski. Évoluant en trame de fond dans l'histoire d'Élisabeth, elle m'est apparue comme l'une de ces nombreuses femmes inspirantes méconnues. Charmée par sa ténacité et son inébranlable volonté, j'ai eu envie d'en connaître davantage sur elle.

Un livre comme point de départ

Pour commencer mon enquête, je suis retournée à l'ouvrage qui a d'abord attiré mon attention sur Louise Turgeon : *Un rêve inouï... des milliers de jeunes* de Giselle Huot (Éditions Anne Sigier, 1991). J'y ai découvert des détails surprenants sur ce personnage.

La publication de Giselle Huot s'appuie sur de nombreux documents d'archives provenant entre autres de la maison mère

des Sœurs du Saint-Rosaire, de l'Archidiocèse de Québec et des Archives nationales du Québec à Rimouski. J'ai poursuivi mes recherches sur la base de ces sources, mais je me suis vite aperçue que mon projet serait complexe.

D'une part, le rôle plus que secondaire que l'on reconnaît à Louise Turgeon dans l'histoire de la communauté la rend d'autant plus difficile à retracer. D'autre part, l'ouvrage de Huot date de presque 30 ans ; les pratiques référentielles ont évolué depuis. Il arrive en effet que l'auteure ne mentionne pas la localisation de certains documents clés, ce qui m'empêchait de les retrouver.

Enfin, le contexte pandémique a entraîné la fermeture des centres d'archives de la province, et ce, pour une bonne partie de l'été. Plusieurs de mes demandes n'ont donc pas abouti. Néanmoins, quelques archivistes ont poursuivi leur travail à distance. Après avoir contacté le service des archives de l'Hôpital général de Québec, de l'Archidiocèse de Québec, de l'Archidiocèse de Rimouski, de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, de la Ville de Québec, de la municipalité de Beaumont et de la maison mère de la Congrégation de Notre-Dame du Saint-Rosaire, j'ai tout de même obtenu quelques compléments d'informations... qui ont soulevé plusieurs nouvelles questions !

Une personnalité assumée

Le 27 janvier 1833, Marie-Louise Turgeon naît à Beaumont, sur la rive sud de Québec. Elle est l'aînée d'une famille de 10 enfants. À 14 ans, elle entre au pensionnat de l'Hôpital général des Augustines de Québec. C'est une élève brillante. Ses succès sont même diffusés dans le *Journal de Québec* du 13 juillet 1850, sous la rubrique « Distribution des prix aux demoiselles du pensionnat de l'Hôpital-général ». En plus d'être truffée de réussites scolaires, cette étape de son parcours se révélera d'une importance particulière pour la jeune Louise. La première vocation des Augustines consistant à soigner les malades et les nécessiteux, les pensionnaires côtoient la douleur, la maladie et la misère.

En juillet 1850, à 17 ans, elle quitte le pensionnat et commence sa carrière d'enseignante à Beaumont, non sans créer de vagues. En effet, Louise endosse la cause de conflits scolaires déjà en cours, dans laquelle son père et son oncle sont déjà engagés, et qui vise à contester la création des commissions scolaires. La jeune femme désobéit aux demandes « faite[s] à diverse[s] reprise[s] » de livrer ses comptes aux commissaires d'école, comme l'écrit un certain Pierre Roy au D^r Jean-Baptiste Meilleur, alors surintendant de l'Instruction publique, dans une lettre que Giselle

Huot cite dans son ouvrage, datée de 1852 et conservée à BANQ.

Puis, en 1856, Louise retourne à Québec. Pendant dix ans, elle est institutrice dans une école mixte de Beauport. En 1865, elle souhaite en refaire les divisions, ce qui lui occasionne de nouveaux démêlés avec les commissaires. Malheureusement, le nom et l'emplacement de cette école n'ont pu être trouvés.

Le projet d'une vie

Louise Turgeon a presque 35 ans lorsqu'elle réfléchit pour la première fois au projet qui la guidera tout le reste de sa vie. En 1867, elle rêve de fonder une communauté religieuse d'institutrices rurales dont la maison mère, qu'elle imagine à Québec, accueillerait également vieillards, démunis et malades.

Un an plus tard, Louise effectue une première démarche pour réaliser son projet. Dans une lettre que Giselle Huot cite dans son ouvrage, datée du 28 janvier 1868 et conservée à BANQ, l'institutrice s'en ouvre au surintendant de l'Instruction publique du Québec, le D^r Louis Giard : « Depuis un an que je recueille mes idées sur ce sujet j'en ai un cahier trop volumineux pour vous les exposer ici. » La réponse du surintendant est favorable. En revanche, il lui indique qu'une telle requête doit être adressée aux autorités ecclésiastiques.

Louise contacte donc M^{gr} Charles-François Baillargeon, archevêque de Québec à l'époque. Sa requête reste sans réponse. En 1870, elle écrit alors à M^{gr} Jean Langevin, premier évêque du diocèse de Rimouski. Avant d'obtenir ce poste, il était directeur de l'École normale Laval de Québec qu'a fréquentée sa sœur Élisabeth et caressait un projet semblable à celui de Louise. L'homme a de nombreux contacts avec des figures influentes de l'État. Elle lui demande d'intervenir en sa faveur. Le gouvernement pourrait-il lui prêter sans intérêt la somme nécessaire à l'achat d'un bâtiment qu'elle convoite dans Saint-Roch (voir l'encadré), le quartier de Québec où elle enseigne ?

Il n'existe aucune trace de réponse à cette demande. Cependant, peu de temps après, en 1871, M^{gr} Langevin sollicite Élisabeth pour mettre sur pied une communauté d'institutrices laïques à Rimouski. L'ayant formée à l'École normale, il a une grande confiance en ses capacités.

Mais Élisabeth est très malade. Entre-temps, Louise essuie un refus de la



Louise Turgeon lors de son voyage aux États-Unis, en 1878

Source : *Un rêve inouï... des milliers de jeunes* (Éditions Anne Sigier, 1991)

part du nouvel archevêque de Québec, M^{gr} Elzéar-Alexandre Taschereau. Il s'oppose à la fondation de nouvelles communautés de « quêteuses », comme le rapporte Giselle Huot dans *Une femme au séminaire* (Éditions Anne Sigier, 1987). C'est alors que Louise et M^{gr} Langevin s'entendent pour que

celle-ci remplace sa sœur à Rimouski. Lui y voit une garantie de ne pas perdre la collaboration d'Élisabeth, elle en profite pour lui faire parvenir sept pages de notes sur son projet qui mettent l'accent sur sa dimension caritative. Le prélat, bien qu'il accepte l'aide de l'institutrice, insiste sur le fait que

PROPRIÉTAIRE OU NON?

Parmi les détails non résolus au cours de mes recherches sur la vie de Louise Turgeon figure le mystérieux bâtiment de Saint-Roch. Dans son ouvrage *Un rêve inouï... des milliers de jeunes*, Giselle Huot mentionne qu'en 1870, Louise convoite deux maisons de ce quartier pour son projet de communauté religieuse. « Un emplacement voisin de deux maisons en brique à deux étages avec cour etc. dans l'une desquelles j'abite (sic) [...] sont à vendre », cite Huot sans en mentionner la source.

Toujours selon ce livre, Louise aurait fait l'achat en 1873 d'une de ces demeures au coin des rues Saint-Joseph et Saint-Anselme, mais doit rapidement la retourner à son ancien propriétaire « après l'échéance de quelques termes de paiement ». Après vérification dans les *Annuaire de la ville de Québec*, « Miss Louise Turgeon, teacher » aurait bien vécu à cet endroit. En consultant les plans d'assurance incendie, on trouve les différents bâtiments des terrains, dont deux maisons en brique. Autre piste, le 17 décembre 1881, un *fieri facias* (ordonnance de saisie et de vente pour cause de dettes) est publié dans la *Gazette officielle du Québec*, opposant Mlle Margaret Neilson à « Révérende Louise Turgeon, institutrice ». Les n° 1007, 1008 et 1009 du cadastre sont alors mis en vente.

Ainsi, Louise aurait été propriétaire des lots jusqu'en 1881. Avait-elle réellement fait l'achat d'un bâtiment au même endroit huit ans plus tôt ? En était-elle propriétaire pendant son passage à Rimouski ? Son origine modeste et les conditions salariales des institutrices à cette époque font douter de ces hypothèses. Or, malgré des recherches dans le système Infolot et le Registre foncier du Québec en ligne, aucun acte de vente antérieur au XXI^e siècle n'a été trouvé pour ces lots. Les recherches auprès de la Ville de Québec à ce sujet sont également restées en suspens. (C. Fortin-Dupuis)

Louise comme droite, peu sympathique et très pieuse. Elle jeûne, prie les bras en croix devant le crucifix, donne tous ses vêtements aux démunis pour qui elle demande régulièrement l'aumône.

La jeune communauté rimouskoise, vouée à l'enseignement, correspond de moins en moins aux idéaux de Louise. En 1877, elle revient à la charge auprès de M^{gr} Langevin et tente à nouveau d'obtenir son aval pour la fondation de sa communauté à Québec. Mais son entêtement dérange, comme le montre cet extrait d'une lettre citée dans l'ouvrage de Giselle Huot, datée du 22 janvier 1877 et conservée aux Archives de l'Archidiocèse de Rimouski : « Je vous le dis en toute franchise, ma chère Sœur, il y a un immense danger pour vous de tomber dans l'illusion, en n'écoutant que les inspirations de votre esprit, et en vous croyant plus sage que ceux qui doivent vous diriger. » En 1878, voyant bien que ses aspirations ne pourraient être réalisées dans ce cadre, Louise part seule pendant presque un an aux États-Unis, quêter et recueillir de l'argent pour les pauvres, malgré le désaccord de M^{gr} Langevin. L'année suivante, elle quitte la jeune communauté rimouskoise et rentre à Québec, où elle continue à enseigner jusqu'en 1897. Elle termine sa carrière à Beaumont et s'éteint en 1910, à l'âge de 77 ans, oubliée par l'histoire officielle. Quant à sa sœur, Élisabeth Turgeon, elle sera canonisée en 2015. ♦

l'équipe qu'il vise à créer ne se consacrera qu'à l'enseignement. Louise quitte tout de même Québec pour Rimouski à l'automne 1874, accompagnée de trois autres jeunes femmes.

Le groupe d'institutrices qui, cinq ans plus tard, se constituera en ordre religieux, est formé. À sa première réunion,

Louise Turgeon en est nommée la directrice des études. Mais un an plus tard, lorsque Élisabeth s'y joint, elle hérite de ces fonctions. Reléguée au second plan, sa sœur devient de plus en plus absorbée par les causes caritatives. Tel que relaté dans *Un rêve inouï... des milliers de jeunes*, les annales de la communauté décrivent souvent

Camille Fortin-Dupuis est diplômée en sciences historiques et études patrimoniales de l'Université Laval. Elle a rédigé cet article grâce à une bourse d'écriture de la mesure Première Ovation — Patrimoine de la Ville de Québec.

TOITURES 4 SAISONS

MEMBRE AMCO/ACEC/ACQ.

COMMERCIAL
INDUSTRIEL
INSTITUTIONNEL
RÉSIDENTIEL

445, rue des Canetons
Québec (Québec) G2E 5X6
Téléphone : 418 527-1314
Télécopieur : 418 527-1148
www.toitures4s.com



Publications

HIVER 2021

UNE COLLECTION SOUS-MARINE



Plongez dans le fleuve Saint-Laurent, le plus grand musée de la province! Avec *Le monde des épaves au Québec*, Samuel Côté nous initie à l'univers de l'archéologie sous-marine. Un riche patrimoine témoin de notre histoire maritime se dévoile au gré des illustrations, des anecdotes et des documents inédits. Reconnu pour son entrain grâce aux séries *Chasseurs d'épaves*

et *Les sombres secrets du Saint-Laurent* sur Historia, l'animateur rend hommage à ce sujet fascinant dans un ouvrage au design contemporain.

→ *Les Éditions GID*, 2020, 204 p., 39,95 \$

NOS ANCÊTRES AUX FOURNEAUX



À la demande générale, l'historien Yvon Desloges présente une édition actualisée de son livre *À table en Nouvelle-France*. L'auteur décortique l'alimentation et la gastronomie sous le Régime français en analysant le menu des Premières Nations et des colons, tout comme les repas de l'élite. Accessible à tous, cet ouvrage saupoudré d'anecdotes et de

recettes anciennes charmera les amateurs d'histoire autant que les gourmands. Que diriez-vous de préparer une délicieuse sagamité au poisson comme les Hurons en mangeaient dans les années 1620? À vos fourneaux!

→ *Septentrion*, 2020, 240 p., 34,95 \$

REMÈDES NATURE DU QUÉBEC



Dans son livre *Plantes médicinales indigènes du Québec et du sud-est du Canada*, Anny Schneider constitue une véritable pharmacopée locale. Originaire de l'Alsace, la réputée herboriste québécoise met en lumière la beauté et la précarité d'un patrimoine végétal unique au pays. Ce répertoire explore les caractéristiques de plus de 72 espèces aux propriétés thérapeutiques diverses, dont

on peut tirer décoctions, teintures ou onguents. De quoi mieux apprécier cet héritage naturel, de l'asclépiade au vinaigrier.

→ *Les Éditions de l'Homme*, 2020, 272 p., 32,95 \$

LA BONTÉ EN HÉRITAGE

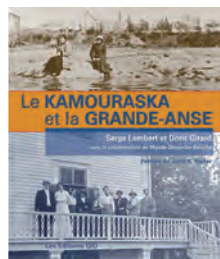


Dans ce dernier-né de la collection « Patrimoine religieux », Étienne Berthold, sommité en la matière, offre un survol historique des œuvres communautaires et éducatives des Servantes du Cœur immaculé de Marie. *L'intervention sociale comme patrimoine : Les Sœurs du Bon-Pasteur de Québec (1850-2020)* examine le legs de cette congrégation primordiale de la ville. Entre autres

réalisations, ces femmes dévouées ont implanté des établissements d'assistance sociale dont les fondements sont toujours présents dans la société actuelle.

→ *Les Presses de l'Université Laval*, 2020, 186 p., 19,95 \$

PORTRAIT DE FAMILLES



Au carrefour de l'ethnologie, de l'histoire et de la généalogie, *Le Kamouraska et la Grande-Anse* présente 24 familles fondatrices de ce territoire. Les auteurs Serge Lambert et Doris Girard y célèbrent la contribution au développement de la région des lignées qui y ont habité. Il s'agit du premier ouvrage de la collection « Passeurs de mémoire », qui s'intéresse

aux bâtisseurs locaux du Québec. L'objectif : perpétuer le sentiment d'appartenance de la population.

→ *Les Éditions GID*, 2020, 276 p., 34,95 \$

VISITE GUIDÉE À L'AQUARELLE



Professeur en biologie marine à la retraite, Edwin Bourget pratique le dessin et la peinture depuis plusieurs années, brossant notamment des scènes du territoire québécois. Avec *Québec, une promenade dans la vieille ville*, il rend hommage au patrimoine bâti

et aux paysages culturels de la capitale nationale. Le livre rassemble 124 aquarelles des plus beaux sites historiques, du Château Frontenac au Musée national des beaux-arts du Québec, de la rue du Parloir au quartier Petit-Champlain. De brefs commentaires bilingues accompagnent chacune des œuvres.

→ *Éditions du fleuve*, 2020, 64 p., 20 \$

Préserver le patrimoine, au-delà de l'ornement

La chronique Point de mire reflète la position d'Action patrimoine dans certains dossiers chauds. Cet hiver, elle se penche sur la pratique du façadisme et ses répercussions sur la préservation du patrimoine bâti.

Dans le domaine du patrimoine bâti, les approches de conservation ont grandement évolué et se sont diversifiées au fil des décennies. Si, dans leurs projets de réhabilitation patrimoniale, certains architectes ont privilégié l'unité stylistique entre le bâtiment d'origine et l'intervention contemporaine, d'autres ont opté, à l'inverse, pour une approche où l'ancien et le moderne cohabitent d'une manière contrastée. À travers ces différentes pratiques, on constate également la persistance du façadisme, qui consiste à construire un bâtiment neuf à partir d'un bâtiment patrimonial, tout en ne conservant que la façade de ce dernier. Pensons ici, entre autres, à l'intégration du clocher de l'église Saint-Sauveur au CHUM de Montréal ou à l'aménagement du centre de création multidisciplinaire Ex Machina à partir de la caserne Dalhousie.

L'actualité patrimoniale est ponctuée, de manière récurrente, par l'achat d'églises et de leur terrain par des promoteurs qui souhaitent y développer des projets immobiliers d'envergure. Devant les craintes de la population de voir disparaître le monument, la possibilité d'en conserver la façade afin de l'intégrer au futur projet est souvent évoquée, sous le couvert d'un discours

propatrimoine. Bien que cette approche soit couramment présentée comme la solution à la démolition complète, l'engouement pour le façadisme pose un réel problème en ce qui a trait à la préservation du patrimoine.

Le façadisme à l'échelle urbaine

Une chose est certaine, le façadisme est l'objet de visions parfois ambiguës. Les raisons invoquées par les promoteurs pour justifier leur décision d'y recourir sont variées : les coûts trop élevés pour conserver le bâtiment, l'incompatibilité du système constructif antérieur avec les fonctions projetées, les exigences des normes de construction, la perception que la valeur patrimoniale de l'édifice se résume principalement à sa façade, l'état de détérioration du bâtiment, etc. Certaines interventions patrimoniales sont même acclamées par le public, malgré qu'elles aient engendré des pertes irréversibles sur la structure interne historique de l'immeuble. Mais en quoi la récupération d'une façade et son intégration à un nouveau bâtiment sont-elles problématiques ?

La réponse à cette question est en partie de nature urbanistique. Ainsi, la richesse du cadre bâti repose non seulement sur les bâtiments pris individuellement, mais éga-

lement sur les relations qui existent entre ceux-ci et leur environnement. À l'échelle urbaine, la disparition d'un bâtiment, qu'il soit patrimonial ou non, a un impact sur l'ensemble du cadre bâti. Le façadisme, lorsqu'il altère la volumétrie de l'édifice initial, modifie du même coup les liens entre ce dernier et les constructions avoisinantes. Pensons ici à une façade d'église conservée derrière laquelle s'élève un bâtiment beaucoup plus haut. Si le projet architectural reprenant une façade s'avère d'un gabarit beaucoup plus imposant que le bâtiment qui s'y trouvait au départ, il peut en résulter une perte importante des perspectives visuelles. De même, sans réglementation conséquente, rien ne garantit que le nouveau projet s'harmonisera aisément avec l'ensemble du paysage urbain.

Récemment, le restaurant Rapido à Montréal a fait la manchette. Pourtant perçu comme un bâtiment iconique, il a tout de même été démolé sans permis, à l'exception de deux murs extérieurs. Après coup, le plaidoyer du promoteur s'appuyait sur la dangerosité de l'édifice, mais sans que l'expertise de la Ville ait été mise à profit. Le résultat est parlant. Une autre démolition, une autre perte de patrimoine bâti, mais surtout une incompréhension



Illustration : Thaïla Khampo

de la valeur patrimoniale et des moyens à disposition pour réhabiliter de façon adéquate un édifice. Ces conséquences sont difficiles à anticiper, et on ne réalise souvent les dommages qu'une fois les travaux terminés.

La sauvegarde des apparences

En plus d'altérer la lisibilité urbaine, le façadisme cause inévitablement un appauvrissement patrimonial. Conserver uniquement la façade d'un bâtiment ne permet pas de pré-

server sa valeur d'authenticité ni sa valeur architecturale. En effet, la sauvegarde du patrimoine ne se résume pas à la simple préservation des apparences. L'intérêt des bâtiments patrimoniaux résulte de leurs attraits esthétiques extérieurs, mais aussi de leurs systèmes constructifs, de leurs usages passés et des apprentissages qu'ils nous apportent sur les époques qui ont précédé la nôtre.

Le façadisme, force est de l'admettre, contribue à l'émergence d'un patrimoine de

la coquille vide. Et comme les promoteurs y ont recours la plupart du temps sans avoir fait de réflexion approfondie au préalable, la problématique s'aggrave. S'il faut reconnaître que, dans certains cas, la récupération d'un bâtiment ayant subi un mauvais entretien est très difficile, plusieurs démolitions s'effectuent encore malheureusement de manière précipitée, sans qu'on ait consulté des experts en patrimoine.

Dans ce contexte, le façadisme devient une façon de justifier une démolition tout en se donnant bonne conscience, un raccourci pour tout promoteur qui veut éviter un allongement des procédures. Le problème du façadisme cache donc une lacune plus grande dans nos pratiques d'aménagement, soit l'absence de réflexion quant à la démarche d'intervention à préconiser en contexte patrimonial. Sans faire le procès de chaque projet pouvant être associé au façadisme, il importe d'avoir une vue d'ensemble et d'envisager cette tendance comme le résultat d'un système qui précipite parfois les décisions en matière de patrimoine.

Pour intervenir sans pression

Dans son rapport sur le patrimoine immobilier déposé en juin dernier, la Vérificatrice générale du Québec rappelait l'importance de miser sur la connaissance pour assurer la préservation et la sauvegarde du patrimoine bâti. Sans surprise, une bonne intervention patrimoniale doit également s'appuyer sur une démarche de connaissance accrue, en amont du projet. Pour ce faire, des outils favorisant la prise de décision et des choix judicieux existent. Par exemple, la réalisation d'une étude de caractérisation du bâtiment visé, sur les bases de l'approche typomorphologique, permet de bien comprendre les caractéristiques architecturales à préserver, les liens entre le bâtiment et son environnement. Cette démarche s'accompagne d'un processus de documentation détaillé, qui permet de saisir comment l'architecture témoigne d'une manière de vivre, de travailler, de commercer, etc.

Ainsi, les projets de requalification patrimoniale réussis sont généralement issus d'une étude de caractérisation préalable. Lorsqu'il n'est pas possible de conserver un bâtiment dans son intégralité, une telle étude permet de justifier pourquoi certains éléments peuvent être laissés de côté alors

En plus de mesures législatives appropriées et d'une sensibilisation des acteurs décisionnels, notre vigilance collective doit être mise à profit afin d'éviter le recours au façadisme en patrimoine.

que d'autres doivent absolument être préservés. De nombreux exemples de réhabilitation prouvent que le cadre bâti ancien peut être adapté aux besoins contemporains de manière brillante et créative, tout en conservant les valeurs patrimoniales que nous souhaitons préserver. Pensons ici au palais de justice de Montmagny, pour lequel l'agrandissement et la rénovation ont été planifiés en fonction des résultats d'une telle étude.

Évidemment, nous encourageons le recours systématique à des études de caractérisation avant toute intervention patrimoniale. Mais dans la mesure où le façadisme est accentué par un contexte politique et économique particulier, cette solution n'est pas suffisante. Le recours au façadisme, rappelons-le, découle souvent d'une volonté de densifier rapidement le milieu bâti. Ayant comme principale source de revenus la taxe foncière, les municipalités peuvent être plus enclines à entériner la construction d'un projet immobilier de type multilogement, de qualité architecturale inférieure au bâtiment existant, sans préoccupation pour la préservation du patrimoine. Nul besoin d'expliquer ici en quoi une tour de condominiums est plus rentable qu'une église vide, à la fois pour un promoteur et une municipalité. Le « compromis » du façadisme, dans cette perspective, devient alléchant.

Dans son rapport sur le façadisme paru en février 2020, le Conseil du patrimoine culturel du Québec soulignait que « les stratégies législatives liées à la réglementation urbaine, tout comme les outils de protection du patrimoine, les outils d'aménagement du territoire ainsi que les prescriptions techniques, les mesures sociales et la fiscalité, peuvent favoriser ou décourager le recours au façadisme ». Le message est sans équivoque : les solutions au problème du façadisme devront d'abord s'attaquer à ses causes fondamentales, qui prennent racine plus profondément dans notre gestion de l'urbanisme et de l'aménagement du territoire. Une réforme de la fiscalité municipale ainsi qu'une sensibilisation accrue des élus et des promoteurs aux enjeux de la préservation du patrimoine apparaissent ainsi comme des étapes essentielles.

La vigilance, dernier rempart au façadisme

En patrimoine, chaque intervention nécessite d'être analysée individuellement. Le choix d'une approche relève toujours, dans une certaine proportion, de jugements subjectifs et d'appréciations. Loin d'être figé dans le temps, le patrimoine bâti trouve souvent sa beauté dans sa capacité à évoluer et à s'adapter aux changements de standards en architecture, mais également aux besoins de la société.

Cependant, le façadisme est une pratique qui révèle immanquablement une négligence dans l'entretien et la gestion de notre patrimoine bâti. Il faut par conséquent cesser de l'envisager comme une solution acceptable. En raison des nombreuses répercussions négatives qu'elle peut avoir, que ce soit sur l'ensemble de l'environnement urbain ou sur la richesse historique et architecturale du bâtiment visé, cette approche d'intervention sur le patrimoine ne doit pas être perçue comme une façon de le préserver. Avant d'atteindre ce point de non-retour, il faut absolument donner priorité aux actions qui sont réversibles, et surtout avoir une réflexion sur les caractéristiques architecturales que l'on veut conserver pour les transmettre aux générations futures.

En plus de mesures législatives appropriées et d'une sensibilisation des acteurs décisionnels, notre vigilance collective doit être mise à profit afin d'éviter le recours au façadisme en patrimoine. En tant que population, notre capacité à nous mobiliser, à sonner l'alerte et à refuser des projets qui ne nous conviennent pas est un pouvoir que nous avons avantage à exercer. ♦

Renée Genest, directrice générale d'Action patrimoine, et **Frédérique Lavoie**, agente Avis et prises de position de l'organisme

ACTION PATRIMOINE

Action patrimoine est un OBNL qui agit à l'échelle nationale pour protéger et mettre en valeur le patrimoine québécois. Depuis 1975, l'organisme poursuit sans relâche une mission de sensibilisation, de diffusion de la connaissance et de prise de position publique pour la sauvegarde du patrimoine bâti et des paysages culturels du Québec. Le contenu de la chronique Point de mire relève du comité Avis et prises de position, composé d'au moins cinq professionnels de l'aménagement du territoire qui se réunissent chaque mois.

GALETS DE NATASHOUAN

PHARE DE POINTE-DES-MONTS



50 CÔTE DINAN, QUÉBEC, 418-694-9041
1435 RUE ST-ALEXANDRE, B.400, MONTRÉAL, 514-875-1168
452 AVENUE ARNAUD, SEPT-ÎLES, 418-961-1524

bgl

ARCHITECTURE | PATRIMOINE | DESIGN URBAIN
BGLA.CA/PROJET-PATRIMOINE

HABITER LE TERRITOIRE – UN PATRIMOINE EN DIALOGUE AVEC L'HISTOIRE ET LE CLIMAT

carrefour culturel PAUL-MÉDÉRIC



espace BAIE-SAINT-PAUL expoEXPERIENCE

Pour tout savoir sur l'histoire, le patrimoine
et le dynamisme culturel de Baie-Saint-Paul
et des villages environnants.



studioTRAD

Interprétation et initiation aux savoir-faire
textiles traditionnels de Charlevoix.

JANVIER À MAI

Jeu. au dim., de 10 h à 17 h

JUIN À LA FÊTE DE L'ACTION DE GRÂCES

Mardi au dim. : 10 h à 17 h
Ouvert également les lundis
de juillet et août

DE L'ACTION DE GRÂCES À LA FIN DÉCEMBRE

Jeu. au dim., de 10 h à 17 h
FERMÉ les 24, 25, 26,
31 décembre et les 1^{er} et 2 janvier.
Ouvert les lundis fériés.



application PARCOURIR CHARLEVOIX



des parcours INTERPRÉTÉS

Pour explorer la région
et découvrir ses attraits.

TÉLÉCHARGEABLE GRATUITEMENT SUR



Photos : Sébastien Auger,
François Rivard, RB Photo
et Louis Lalliberté

4, rue Ambroise-Fafard 418 435-2540
carrefourculturel@baiesaintpaul.com
www.baiesaintpaul.com/carrefour

EXPOSITIONS MULTIDISCIPLINAIRES
ACCÈS GRATUIT ACTIVITÉS ET
ÉVÉNEMENTS CULTURELS VARIÉS



Entente et développement culturel



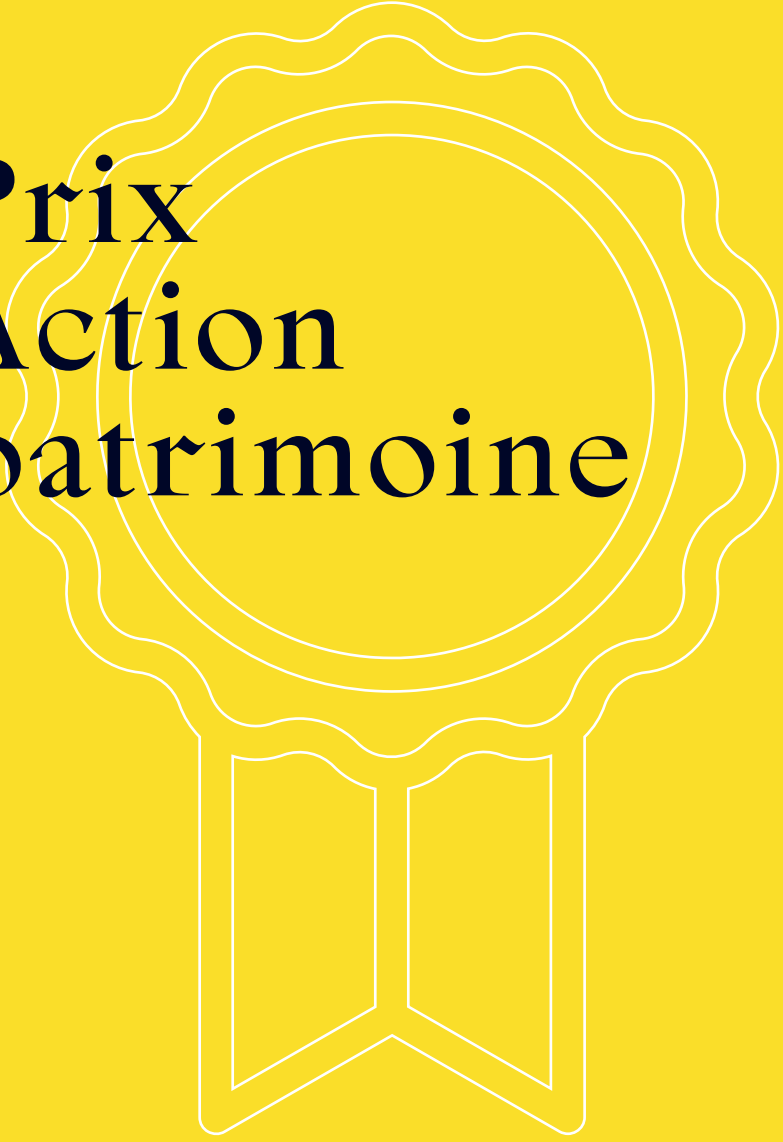
OCULUS
RÉVISION • RÉDACTION

Marie-Élaine Gadbois

Révisseuse agréée • Rédactrice spécialisée en patrimoine et en histoire

Le patrimoine conjugué à tous les temps!

www.oculusrevision.com • T 418 999-2404



Prix Action patrimoine

Appel de candidatures 2021

INDIVIDU

Cette catégorie souligne l'implication d'un individu qui consacre ses énergies et son temps à la cause du patrimoine bâti et des paysages culturels.

PROJET REMARQUABLE

Cette catégorie récompense un projet ayant contribué de manière considérable à la protection, à la sauvegarde ou à la mise en valeur du patrimoine bâti et des paysages culturels.

FIN DU DÉPÔT, 28 MAI 2021 À 16H30

Vous souhaitez soumettre une candidature ? Le formulaire d'inscription ainsi que toutes les informations utiles sont disponibles sur notre site web.

actionpatrimoine.ca